8e Année Nº 148 Jeudi 1er Juillet 1943

148 174

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

A KOUANG-TCHÉOU-WAN



Le Monument de l'« Amphitrite » à Fort-Bayard.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 148 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 1er juillet 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Pour mieux comprendre la Révolution Nationale. — En quoi le corporatisme s'oppose, sur le plan juridique, au système individualiste	1
L'effort français en Indochine. — Le Casier tonkinois dans le Sud-Ouest de la Cochinchine, par T. H.	4
Les Ecoles de Cadres de jeunesse, par le capitaine Vaziaga	7 à 12 et I
Petite croisière dans la mer de Chine. — Kouang-tchéou-wan 1942, par Claude Perrens	II à VIII
La lèpre en pays moï, par Mgr Cassaigne, vicaire apostolique de Saigon	IX à XI
Les Français au service de l'Indochine : M. Jean Verneuil	XII
Au Cambodge. — Sur la piste de la mer, par P. B.	13
Au Laos. — Note sur les Bungalows, par J. R.	16
La Semaine dans le Monde	19
Revue de la Presse Indochinoise	20
La Vie Indochinoise	21
Courrier de nos lecteurs	22
Mots croisés n° 118	23
Solution des mots croisés n° 117	23

POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉVOLUTION NATIONALE

En quoi le corporatisme s'oppose, sur le plan juridique, au système individualiste

De nombreux lecteurs nous ont demandé d'indiquer avec plus de précision, dans ces éditoriaux, les caractéristiques de l'économie corporative dont nous avons esquissé précédemment les grandes lignes. Pour répondre à ce désir, nous étudierons successivement, en nous aidant de l'autorité d'économistes, de juristes et d'écrivains, le caractère, la portée, les applications du corporatisme dont l'étude, depuis une dizaine d'années en particulier, a donné lieu à des études nombreuses et variées. Nous commencerons, avec l'aide du professeur Pirou, par définir le corporatisme en l'opposant au système qu'il est appelé à remplacer.

« A mon sens, l'essentiel du corporatisme est l'idée que *tous ceux qui participent à l'exercice d'une profession déterminée (qu'ils en soient patrons, techniciens, ouvriers) forment un corps* auquel il convient de reconnaître le caractère d'une institution *de droit public*,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour éclairer ce que cette définition peut avoir d'un peu abstrait, il faut la préciser par contraste.

Partons de l'état de choses institué par la Révolution française et incarné dans la célèbre loi Le Chapelier de 1791. En réaction radicale contre l'ancien régime corporatif, le législateur révolutionnaire a voulu qu'il n'existe *aucun corps intermédiaire* entre les individus et l'Etat. Il a considéré qu'il fallait laisser le soin *aux patrons* et *aux ouvriers, pris individuellement*, de passer entre eux des conventions libres et privées. De même, les relations entre producteurs et consommateurs devaient avoir un caractère individuel et relever uniquement du droit privé. Toute réunion et toute coalition entre patrons ou entre ouvriers semblaient une pratique blâmable, où l'on apercevait le risque d'une renaissance voilée des corporations. Patrons et ouvriers n'avaient pas d'intérêts communs à débattre : s'ils se réunissaient, ce ne pouvait être que pour tramer des complots contre l'intérêt général et la sûreté de l'Etat.

Cet état d'esprit, il est vrai, s'est peu à peu atténué à mesure que se déroulait le XIXe siècle. Les groupements d'ouvriers ont reçu en 1864 et en 1884 une espèce de légitimité. La loi de 1864, si elle ne reconnaît pas le droit de grève (comme on le croit généralement), supprime du moins le délit de coalition : désormais les ouvriers pourront sans risquer la prison exercer une action collective en vue d'améliorer leur sort. Vingt ans plus tard, la loi de 1884 rend légal le syndicat en imposant pour sa constitution un minimum de formalités. Par ailleurs, en ce qui concerne les groupements de chefs d'entreprises, les tribunaux ont été peu à peu amenés à interpréter plus libéralement l'article 419 du Code Pénal qui, considéré strictement dans son texte, faisait peser sur les cartels, comptoirs, syndicats de producteurs, la menace de sanctions sévères. La jurisprudence en arriva à considérer comme légitime l'entente entre producteurs lorsqu'elle se borne à assainir le marché et à combattre un avilissement excessif des prix.

Néanmoins — et sur ce trait fondamental on ne saurait trop insister — ces groupements patronaux ou ouvriers, devenus en une certaine mesure licites, demeurent absolument *facultatifs et privés*. Les pouvoirs publics les tolèrent, mais ils ne les favorisent pas. L'ouvrier a latitude d'adhérer à un syndicat ; mais il peut, s'il le préfère, demeurer isolé. Les patrons ont le droit, en certains cas, de s'unir et de s'entendre ; mais les réfractaires gardent la liberté de ne point participer à l'entente. Et surtout, les règles édictées par ces groupements patronaux ou ouvriers ne s'appliquent en aucune manière à ceux qui ne font pas partie du groupement. Tout le système se place sous le double signe de la liberté et du contrat. J'aurai ultérieurement à montrer que, en ces dernières années, il a été apporté de sérieux accrocs au système. Mais c'est là un fait très récent. Si nous nous plaçons en 1935, par exemple, aucun de ces accrocs ne s'est encore produit. L'activité économique française demeure donc, au point de vue juridique, individualiste et libérale. « Nul n'est tenu d'adhérer à un groupement ». « Le contrat ne lie que ceux qui l'ont signé ». Ces deux principes commandent et dominent le statut de l'action collective. »

On sait les résultats de cette économie individualiste : le jeu impitoyable de l'offre et de la demande, la lutte des classes, les syndicats d'ouvriers tirant à hue, les syndicats patronaux tirant à dia, le désordre et l'incohérence dans l'économie du pays, l'asservissement de la nation aux puissances d'argent et le recours de plus en plus large aux interventions de l'Etat, interventions inefficaces en raison du caractère inorganique de l'économie et des fluctuations de la politique.

« Devant la faillite universelle du libéralisme, a dit le Maréchal, presque tous les peuples se sont engagés dans la voie d'une économie nouvelle. Nous devons nous y engager à notre tour et par notre énergie et notre foi, regagner le temps perdu.

» Deux principes essentiels nous guideront : l'économie doit être *organisée* et *contrôlée*. » On prendra ainsi le contre-pied du régime juridique individualiste dont nous avons, avec l'aide de M. Pirou, rappelé les directives.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Voici comment, par contraste, ce juriste définissait le système corporatiste :

« Il entend *organiser les professions*, dont il fait des corps intermédiaires entre les individus et l'Etat. Les deux piliers de cette organisation seront fournis par l'élément patronal d'une part, l'élément ouvrier de l'autre. Mais, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, tous les patrons et tous les ouvriers seront nécessairement englobés, de gré ou de force, dans les cadres corporatifs. Les décisions prises aux divers étages par les rouages de cette organisation seront applicables à tous dans la profession, de même que, à l'heure actuelle, sur le plan politique, une loi adoptée par le Parlement s'impose à tous les citoyens, même s'ils n'ont pas voté aux élections. Ainsi — et la comparaison que nous venons d'esquisser le souligne — l'organisation corporative se place *sur le terrain du droit public*. De là vient le caractère *obligatoire* de l'institution et des règles qu'elle pose. Il ne s'agit plus d'accords contractuels et de libre volonté, mais bien de *règles professionnelles*. »

Le corporatisme étant défini, nous étudierons ultérieurement les attributions des corporations, l'avantage du système par rapport au libéralisme, à l'étatisme, au syndicalisme, etc. Puis nous étudierons ses applications en France, au Portugal, en Italie, en Allemagne.

INDOCHINE.

Le Maréchal a dit :

« S'il est normal que les hommes se groupent selon les affinités de leur métier, de leur niveau social, de leur genre de vie, et s'il est légitime que ces groupements divers essaient de faire valoir les uns par rapport aux autres leurs intérêts et leurs droits, la lutte des classes considérée comme le grand moteur du progrès universel est une conception absurde qui conduit les peuples à la désagrégation et à la mort, soit par la guerre civile, soit par la guerre étrangère.

« Si la concurrence est la loi de la vie et si les intérêts des patrons et des ouvriers peuvent être parfois opposés, l'intérêt général de la profession, qui leur est commun, doit dominer l'opposition de leurs intérêts particuliers, et il est lui-même englobé dans l'intérêt plus général encore de la production. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le Casier tonkinois dans le Sud-Ouest de la Cochinchine

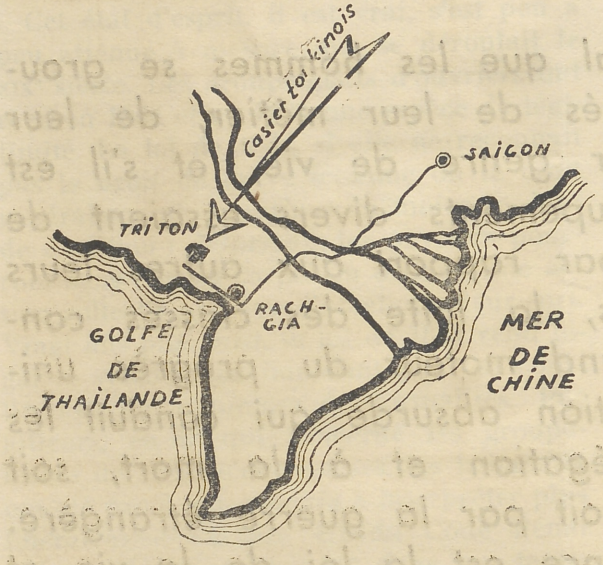
par T. H.

Sud-Ouest cochinchinois.

Sur des dizaines de kilomètres carrés, les « cây tram » (1) cachent une terre noire, légère, belle, riche en promesses de récoltes futures quoique alunée. Mais les hommes la cultivent encore peu. L'on n'y voit guère que quelques îlots de défrichement dus à la ténacité de paysans énergiques et ne ménageant point leurs peines.

C'est à cet endroit qu'a été délimité le « Casier Tonkinois ».

Là, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Rach-gia, ont été transportées 750



familles tonkinoises originaires de Nam-dinh et Thai-binh pour créer une nouvelle terre des hommes. Le but poursuivi est de soulager les zones tonkinoises supportant de trop fortes densités en procurant aux expatriés des foyers et des moyens d'existence nouveaux.

Le casier comportera dans son ensemble une superficie de 50 kilomètres carrés. Il sera irrigué par 71 kilomètres de canaux dont le rôle sera de laver les terres alunées par un lessivage constant. L'eau est prise dans le Rachgia-Hatiên par le canal Tri-tôn.

Sur 10 kilomètres, partent du canal Tri-tôn 9 artérioles espacées de kilomètre en kilomètre qui traversent le casier dans toute sa longueur. Un canal central sert de collecteur pour toutes les eaux qui sont ramenées au Rachgia-Hatiên.

C'est là, lecteurs, que je vais vous conduire dans le sillage de S. E. Ha-luong-Tin, Tông-Dôc de Thai-binh, par un clair matin de juin et vous montrer à l'improviste nos hommes en plein travail.

Trente-cinq kilomètres après avoir quitté Rach-gia, nous voici au canal Tri-tôn. Un canot nous attend et bientôt nous passons le long des premières maisons. La robe et la plaque de Son Excellence attirent la curiosité. Femmes, vieillards et enfants se penchent vers le visiteur et certains le reconnaissent en chuchotant. Des sourires éclairent les visages bronzés. Ces maisons sont des cases provisoires qui longent la droite du canal Tri-tôn. Cependant, déjà, des jardinets, grands à peine comme la chaumière, sont remplis de plantes grimpantes, de citrouilles, d'humbles légumes qui accompagnent modestement le riz quotidien. Des canards, des oies, des poulets, parfois quelques porcs donnent à ces cases toutes bien rangées une allure un peu plus familière.

Après 5 kilomètres environ, voici un terre-plein d'un kilomètre de côté : le Centre administratif dont je vous reparlerai.

Nous ne nous y arrêtons pas. Les cases reprennent sur plusieurs kilomètres encore, puis nous arrivons à une artériole où nous attend un sampan qui nous amène au chantier. Là se trouvent des cases provisoires pour les hommes travaillant à l'achèvement du canal central et qui peuvent difficile-

(1) Cây tràm : sorte de palétuviers.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment rejoindre leurs maisons éloignées de 3 à 12 kilomètres.

La nouvelle court bien vite de l'arrivée de S. E. Ha-luong-Tin, Tông-Dôc de Thai-binh. Une rumeur joyeuse court le chantier. Les outils sont vite lâchés et bientôt un cercle serré d'hommes aux visages ouverts nous entoure. Les premières paroles de bienvenue de Son Excellence sont écoutées dans un silence respectueux, mais bientôt les questions partent de toutes les bouches, chacun veut des nouvelles de son pays, de son village. C'est un tumulte plein d'une familiarité de bon aloi et de joie.

Tous sont vigoureux, brunis par le soleil, attachés, semble-t-il, à leur nouveau sol.

Après un long bavardage familier, évoquant les parents, les frères restés au pays, nous repartons vers les maisons. C'est alors l'entretien avec les femmes, avec les vieillards, le bonjour aux beaux enfants joufflus. Chacun reconnaît que le climat est bon, la vie aisée et l'espoir luit dans tous les yeux. Beaucoup ont agrandi leurs cases bien qu'elles soient provisoires. Tous ont aménagé leur intérieur au goût tonkinois et souvent d'une façon très heureuse. Propreté, netteté, coquetterie même. Ils sont bien loin de la pauvreté des gros villages de Thai-binh.

Derrière les maisons, les champs ont été ensemencés. D'autres le seront encore ces jours-ci. Des légumes ont été plantés. Les femmes sont fières des économies qu'elles ont faites, fières de pouvoir exhiber leurs achats : cochons, volailles...

Tous entretiennent d'excellentes relations avec leurs voisins cochinchinois de l'autre côté du canal, et ces derniers ne leur ménagent pas les conseils et les appuis pour les aider à tirer du sol qu'ils connaissent mieux, les meilleures récoltes.

La situation matérielle des colons est, en effet, mieux que bonne :

25 kilos de riz par mois et par adulte ;

15 à 20 kilos de riz par enfant suivant l'âge ;

du poisson sec ;

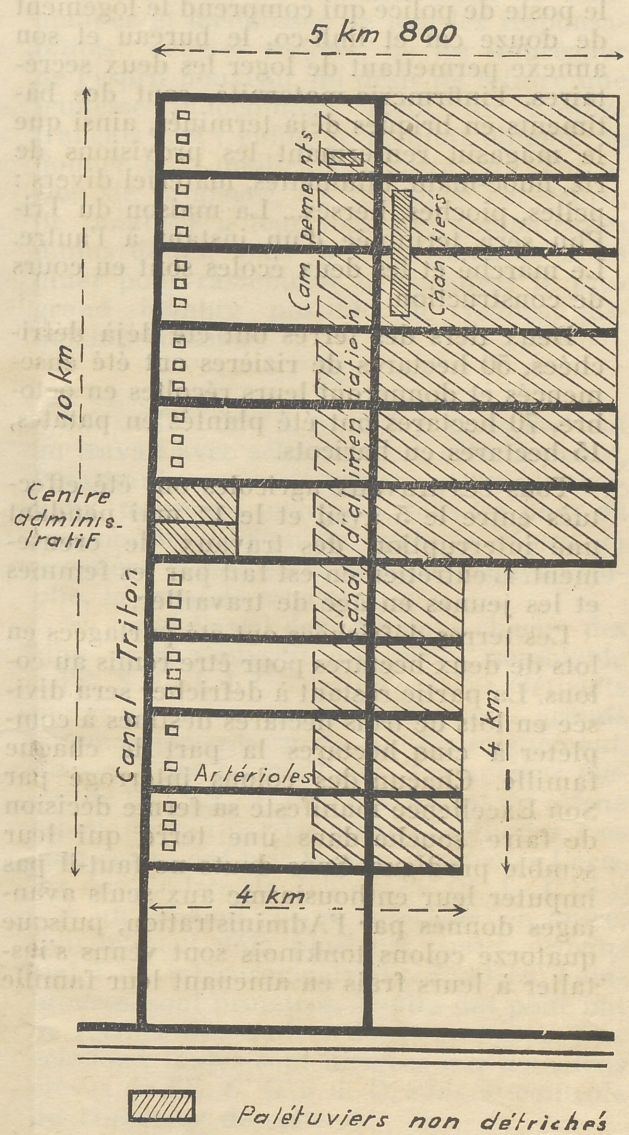
du nuoc-mam ;

du sel ;

des allumettes,

le tout gratuitement. Des instruments aratoires, des bœufs, des buffles en commun pour le labour, des semences gratuites. En outre, pour les travaux de creusement des canaux, un salaire de 28 cents le mètre cube, qui permet à un ouvrier moyen de se faire des journées variant de 60 cents à 1 piastre. Cinq hectares de terre dont ils seront bientôt propriétaires ! C'est là une richesse à laquelle nos paysans avaient peine à croire.

Il est évident que les émigrants libres n'auront pas de tels avantages, mais je souhaite qu'il puisse leur être distribué de la terre. C'est là, j'en suis sûr, ce à quoi tien-



nent le plus ces hommes courageux qui viennent à leurs frais, pour gagner leurs terres à la sueur de leur front.

Quoi qu'il en soit, pour l'instant, cette prospérité ne rend pas nos paysans paresseux. Qu'on en juge par les résultats obtenus.

Depuis le 7 janvier, date de la mise en chantier, 7 kilomètres sur les 13 kilomètres du canal central ont été terminés ; 40 ki-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lomètres sur les 48 kilomètres d'artérioles. Ce travail sera achevé fin juillet. Ceci représente pour l'instant un terrassement de 253.000 m³ effectué par 750 familles tonkinoises, aidées d'une quarantaine de familles de colons cochinchinois qui étaient déjà installés.

Le Centre administratif lui aussi est presque terminé. La maison du Garde principal, le poste de police qui comprend le logement de douze caï et linh-co, le bureau et son annexe permettant de loger les deux secrétaires, l'infirmerie-maternité, sont des bâtiments en briques déjà terminés, ainsi que le magasin renfermant les provisions de riz, nuoc-mam, allumettes, matériel divers : pelles, pioches, herses... La maison du Tri-Phu sera terminée d'un instant à l'autre. Le marché et les deux écoles sont en cours de construction.

Deux tiers des terres ont été déjà défrichées, 50 hectares de rizières ont été ensemencés et donneront leurs récoltes en octobre, 70 hectares ont été plantés en patates, 15 hectares en haricots.

Tous ces travaux agricoles ont été effectués entre le 5 avril et le 1er mai pendant une interruption des travaux de creusement. L'entretien en est fait par les femmes et les jeunes en âge de travailler.

Les terres défrichées ont été partagées en lots de deux hectares pour être remis au colons. La partie restant à défricher sera divisée en lots de trois hectares destinés à compléter à cinq hectares la part de chaque famille. Chacun des colons interrogé par Son Excellence manifeste sa ferme décision de faire souche dans une terre qui leur semble prodigue. Sans doute ne faut-il pas imputer leur enthousiasme aux seuls avantages donnés par l'Administration, puisque quatorze colons tonkinois sont venus s'installer à leurs frais en amenant leur famille et en demandant simplement qu'on veuille bien leur donner un peu de terre (2 familles de Nam-dinh, 2 de Ninh-binh et 10 de Thai-binh).

Les femmes, interrogées, répondent avec fierté que tous se portent bien et même mieux qu'au départ.

Le Hô-lai qui a dû être nommé nous montre ses registres sur lesquels il a enregistré en moins de six mois 5 mariages et 48 naissances.

Les dirigeants du mouvement nous déclarent que le creusement des canaux sera complètement terminé en juillet, août, septembre et octobre. Pendant la saison des pluies, les colons se mettront au défrichement de la nouvelle zone plus fertile que la précédente. Des remblais seront effectués en même temps et les colons pourront ainsi installer définitivement leurs maisons à l'emplacement qu'ils choisiront.

En janvier prochain, ces terres pourraient déjà être mises en culture.

C'est un début modeste sans doute que l'installation de 750 familles représentant 3.450 personnes. Mais l'œuvre mise sur pied par M. Parisot, sous la haute direction de l'Amiral Decoux, contient des possibilités d'extension considérables. Elle constitue une formule heureuse de colonisation qui tend à créer un terrain neuf, un centre d'attraction solide et bien organisé.

Le but poursuivi est d'ores et déjà atteint. La visite que nous venons de faire suffit à nous persuader.

Ces excellents résultats encouragent à persévérer dans la même voie et donnent l'espoir que bientôt ce sera non par centaines mais par milliers que l'on pourra compter les nouvelles familles tonkinoises sur ces terres vierges.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES ÉCOLES DE CADRES DE JEUNESSE

par le Capitaine VAZIAGA

1er septembre 1941 !

A Phan-thiêt, l'Ecole Supérieure d'éducation Physique ouvre ses portes. Un grand nombre de candidats se présentent pour y suivre le premier stage ; les meilleurs sont retenus.

Dans toute l'Indochine, débute une campagne énergique de construction et aménagement de stades et de terrains de jeux. Le Gouvernement tient à ce que jeunes et vieux aient à leur disposition, dans le plus bref délai possible, des emplacements où ils pourront venir se faire ou se refaire un corps fort enveloppant une âme forte, prendre conscience de la valeur que représente leur union pour la grandeur de leur pays.

Jeunes et vieux répondent d'enthousiasme à cet appel et se présentent en foule aux portes d'un nombre croissant de stades sur lesquels les reçoivent un nombre croissant de moniteurs convaincus et dévoués. La formation d'une jeunesse sportive est entamée aussitôt et les premiers résultats s'avèrent on ne peut plus encourageants.

« Mais le sport pratiqué exclusivement ou avec excès pourrait conduire à un certain appauvrissement humain », a dit le Maréchal. Il ne suffit pas, à lui seul, à assurer l'éducation des caractères et des cœurs. D'autres activités doivent être proposées à ces foules chez lesquelles il est primordial de maintenir l'enthousiasme du début.

Tout est à faire. Peu, dans les années de facilité d'avant 1940, se sont intéressés aux questions de jeunesse. Encore ceux-ci ne sont-ils pas disponibles, leur présence étant indispensable pour continuer à encadrer les mouvements dont ils ont toujours fait partie et qui leur doivent la vie. Il est donc de toute première urgence de se donner la tâche de former des moniteurs d'un nouveau genre, aimant la jeunesse, désirant et sachant la manier, l'éduquer, occuper ses loisirs. Le 15 mai 1942, un deuxième centre d'instruction, indépendant du premier, mais profitant de certaines de ses installations administratives et sportives, s'ouvre à Phan-thiêt :

C'est *l'Ecole Supérieure des Cadres de Jeunesse d'Indochine.*

Le premier but que l'on s'y fixe est de faire appel à des jeunes gens déjà expérimentés (âge minimum : 20 ans), se sentant capables d'un dévouement et d'un désintéressement absolus, capables aussi de commander et d'endosser de lourdes responsabilités ; ceux-ci trouvés, de les imprégner de l'esprit nouveau, du désir de refaire une jeunesse indochinoise forte, un Empire français fort ; enfin, ce résultat obtenu, de donner aux meilleurs d'entre eux l'occasion de propager, de rayonner cet esprit, de fanatiser à leur tour des compatriotes moins doués, mais aptes néanmoins à les aider pour rassembler et encadrer le plus grand nombre possible de jeunes jusqu'alors délaissés.

***

Les cadres de l'E. S. C. J. I. C. se mettent au travail avec acharnement, sélectionnant, fanatisant sans arrêt, pénétrant tous les milieux, toutes les provinces, tous les pays de l'Union. Moins d'un an après le départ, la première partie de la tâche se trouve remplie, la seconde est entamée :

Au mois d'avril dernier, dans chacun des cinq pays, s'ouvrait une école, semblable à l'E. S. C. J. I. C., destinée à des éléments moins instruits, moins aptes aux grands commandements, mais où l'enseignement, dispensé par les meilleurs des anciens élèves de l'E. S. C. J. I. C. participait du même esprit, obtenu par les mêmes méthodes. Ces cinq écoles ont pris le nom d'« Ecoles Locales des Cadres de Jeunesse » (E. L. C. J.).

A un échelon encore inférieur, en outre, fonctionnent déjà plusieurs écoles provinciales ou interprovinciales ; d'autres, nombreuses, sont projetées. Toutes ont pour but de former des cadres de jeunesse à leur échelon ; toutes sont dirigées par d'anciens élèves de l'E. S. C. J. I. C. sous le contrôle du Directeur de celle-ci.

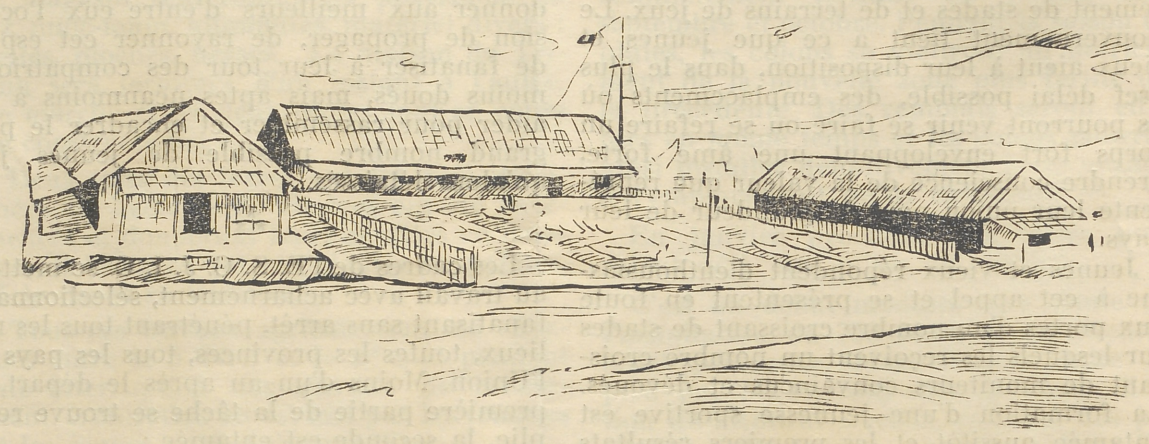
La jeunesse reçoit ainsi, de jour en jour, des cadres qualifiés qui, d'une masse moutonnière et indisciplinée, vont faire un ensemble cohérent, marchant avec foi dans une seule direction : celle du réveil moral et physique de l'Indochine. En cette période de développement intensif, il nous a paru intéressant de faire connaître aux lecteurs d'une grande revue les méthodes employées dans ces écoles pour faire acquérir en un mois à de jeunes chefs cet esprit au-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quel d'indécrottables sceptiques se refusent encore de croire.

***

Les moyens de transport sont actuellement quelque peu défaillants ; le plus simple des voyages devient une expédition ; les bienfaits d'une villégiature sont détruits par les quelques journées de sa préparation et de sa liquidation ; nous croirons avoir fait œuvre pie et avoir droit à la reconnaissance du lecteur si nous réussissons, en quelques lignes trop brèves, à le faire vivre quelques minutes dans l'atmosphère purificatrice de Phan-thiêt la Jeune...



L'E. S. C. J. I. C. à Phanthiêt.

Quelques paillotes rudimentaires juchées sur une vaste dune tombant à pic sur la mer, à quelques kilomètres de la ville. Pas une direction dans laquelle la vue ne s'étende à moins d'une vingtaine de kilomètres : la mer, les dunes boisées, la chaîne Annamitique couverte de forêts, la plaine compartimentée de rizières, un grand serpent brillant descendant de la montagne et développant ses anneaux dans cette plaine. De tous les coins de l'Indochine, des hommes ont demandé la faveur de venir vivre un mois dans ce cadre. Une quarantaine seulement d'entre eux ont été appelés et les voici, aujourd'hui, gravissant la dernière côte, sac au dos, plus ou moins éreintés par un voyage plus ou moins long, plus ou moins accidenté. Leurs pas traînent, leurs yeux fixent la route sablonneuse surchauffée par un soleil implacable. Soudain, les dos se redressent, les regards se portent au loin, le pas redevient énergique et rapide, le chant revient à la gorge, le sac se prend à peser moins lourd : arrivés à distance de vue, ils ont aperçu au-dessus des habitations la pancarte magique : « Ecole Supérieure des Cadres de Jeunesse ».

Une nouvelle vie commence pour eux, ils le savent : ils sont déjà élèves de l'E. S. C. J. I. C. Quelques pas encore et, sitôt franchie la porte, les voici tout de suite avertis de ce vers quoi on va dorénavant leur demander de tendre : « Unis et forts pour Servir ».

Un panneau, sans vaine fioriture, simple, net, brutal, le leur proclame.

Un chef est là, les accueillant amicalement, sachant bien que leur présence en ces lieux est souvent le résultat d'un effort considérable, d'une victoire difficilement remportée sur de durs obstacles : victoire contre les préjugés, contre le confort, contre les plaisirs, sacrifice d'un mois de vie de famille, etc... Se sentant compris, ils sont tout de suite en confiance et c'est toute appréhension tombée qu'ils se rendent à leur case, s'intègrent à l'équipe qui leur est indiquée.

Quelques minutes après, leur tenue bleue et blanche s'est complétée d'un foulard et quatre équipes de couleurs différentes se trouvent ainsi prêtes à commencer leurs activités dès le prochain lever du soleil. Une nuit reposante, après tant d'émotions, marque la transition entre une vie la plupart du temps improductive et une vie nouvelle où chaque minute devra donner son maximum de fruits, son maximum de richesse.

Quelques coups de cloche dans la nuit. Des exclamations, des bâillements, des chants, parfois, éclatent hors des paillotes. En un clin d'œil, les bat-flanc sont débarrassés, les moustiquaires roulées, portes et fenêtres grandes ouvertes.

Toute trace de sommeil disparaît des figures, des esprits et des cœurs. L'école tout entière, dans ses plus petits recoins subit un nettoyage en règle, prend une physionomie de stricte propreté, d'ordre impeccable. En une demi-heure, grâce à la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

volonté de chacun, elle a acquis un air de fête et semble sourire sous le soleil maintenant levé.

Vers le stade voisin, on se dirige en petites foulées ; là, pendant quarante-cinq minutes, les élèves se mettent au courant, en les pratiquant eux-mêmes, des multiples ficelles de la méthode indochinoise d'éducation physique. Un programme gradué leur permettra, plus tard, en s'aidant du livre, de composer des leçons correctes pour tous les âges et même de les commander au cas où la région ne disposerait pas d'un moniteur diplômé d'éducation physique. Après cette leçon, le « décrassage » du corps et de l'esprit réalisé, les réflexes sont alors aiguisés et l'esprit d'obéissance immédiate développé par une courte séance d'ordre serré, au cours de laquelle on apprend à marcher au pas, à effectuer quelques évolutions, à ne pas se trouver emprunté quand, seul on en groupe, on a à se déplacer ou se présenter à des supérieurs.

La journée proprement dite peut alors être entamée. Tout le monde est « en train ». Muscles, cerveaux, cœurs sont parvenus à leur maximum de réceptivité, sont disponibles pour se rendre au-devant d'un enseignement qu'il est si agréable de prodiguer dans de telles conditions.

***

On quitte alors la tenue « éducation physique » et l'on revêt la tenue « jeunesse ». Quelques minutes y suffisent.

Sur les gradins de l'amphithéâtre construit par l'une des promotions passées et dominé par un grand portrait du Maréchal installé par cette même promotion (celle précisément qui porte le nom du Grand Chef), les élèves s'installent ; l'un d'entre eux, face à ses camarades, prend la parole et, en une quinzaine de minutes, commente une des phrases-clés, un des principes de la Révolution Nationale. Ainsi chacun, à son tour, s'accoutume à s'adresser à des jeunes et à leur parler simplement, directement, de choses indispensables à connaître pour qui veut devenir un homme, un citoyen.

***

Après quoi, une atmosphère de recueillement étant ainsi créée, a lieu la cérémonie des couleurs. Pavillon à bout de mât, les stagiaires tout tendus vers lui, le saluent longuement en songeant à la grandeur de leur mission. Chaque pour, ils proclament, par le Chant des Cadres, le sens de leur présence en ce lieu :

I

O Jeunesse, nous décidons
De ne plus te laisser dans l'ombre
De tes aînés, un trop grand nombre
Ont souffert d'un long abandon.
Que cette noble mission,
Maintenant que l'heure sonne,
Au don de nos personnes
Nous pousse avec passion.
Brisons notre égoïsme,
Notre amour du confort ;
Cultivons l'héroïsme
Et le goût de l'effort.

II

Nous avons voulu nous asseoir



L'Amphithéâtre de travail de la promotion Maréchal Pétain.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A l'Ecole des Chefs de jeunesse.
Oui, nous en faisons la promesse :
Nous y apprendrons nos devoirs.
Quand nous saurons servir
Et nous donner aux autres,
En chefs et en apôtres
Nous jurons de partir,
De rester camarades
En ce nouveau combat,
De mener la croisade
D'un cœur que rien n'abat.

Chaque équipe retourne alors à sa case. Le Chef passe rapidement à travers l'Ecole, s'assurant que tout est en ordre, qu'aucun corps étranger si petit soit-il ne traîne de ci ou de là, que chacun, en un mot, a bien rempli sa tâche. Puis, dans chaque case, il s'en va constater les nouveautés réalisées, les progrès accomplis par tous les équipiers en tenue impeccable. Une poche déboutonnée, une chaussure poussiéreuse, un fil qui pend, un tiroir quelque peu dérangé sont, pour lui, autant d'occasions de rappeler qu'aucun détail n'est petit et que c'est de la somme d'une quantité de petits travaux parfaitement exécutés que peut naître une grande œuvre.

Petits travaux parfaitement exécutés ! Chose plus difficile qu'on ne le croit et qui demande combien de qualités morales, intellectuelles et physiques ! Conscience, ténacité, maîtrise de soi ; goût, bon sens, réflexion ; résistance, calme, patience, habileté manuelle, etc...

Ils s'en rendent bien compte maintenant, eux, qui peut-être, auparavant, influencés par leurs ancêtres, avaient tendance à mépriser les travailleurs manuels, à les considérer comme des êtres inférieurs. Pendant une heure chaque jour, armés de quelque outil, ils s'acharnent à réaliser un petit objet en bois, en papier, en métal, en terre cuite. Quelques-uns parviendront bien à remettre en fin de stage une production à laquelle on pourra donner un nom ; mais certaines autres n'auront guère pour elles que la bonne volonté, le cœur avec laquelle elles auraient voulu être réalisées. Peu importe : la leçon est donnée. Chacun l'a comprise.

Grande œuvre ! La promotion entière s'attelle à un travail qu'elle a choisi elle-même : travail d'embellissement, d'amélioration, de décoration de l'Ecole. Chaque promotion laisse ici la marque, marque empreinte d'une sueur versée en commun pour la réalisation en commun d'une conception élaborée en commun. Cette expression « en commun » prend toute sa valeur quand on songe que si tous les pays sont représentés, de nombreuses situations sociales le sont aussi : instituteurs, secrétaires, commerçants, ouvriers, étudiants, cultivateurs ; que les âges aussi, sont extrêmement variables : n'avons-nous pas accordé le diplôme à des petits gars de vingt ans alors que le major de la dernière promotion avait quarante-trois ans bien comptés ?



Sortie de propagande.

⁂

Le travail intellectuel a, lui aussi, sa part. Il faut se mettre au courant des problèmes de la jeunesse, se mettre au courant des expériences acquises par les prédécesseurs, de leurs succès, de leurs solutions ; il faut faire connaissance avec les mouvements existants, leurs buts et leurs méthodes ; il faut apprendre quelles qualités sont demandées à un chef, à un chef de jeunes, comment on peut les acquérir, les développer, les appliquer ; il faut se persuader de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la nécessité, pour un chef, de posséder une culture générale notoire. Des causeries sont faites par les chefs sur ces divers sujets. Ceux, parmi les élèves, qui ont quelque compétence sur une question particulière, professionnelle ou autre, apportent leur témoignage soit au cours de petites conférences, soit au cours d'amicales conversations, le soir, autour de la torche, sur un sujet proposé par les chefs. Pendant qu'une partie de l'Indochine se repose, fatiguée par un bon repas ou par la chaleur excessive, la salle d'étude abrite des dos courbés sur des papiers : certains lisent les brochures de la bibliothèque, relisent leurs cours ; des plumes courent sur des cahiers où sont relatées avec la plus grande sincérité les impressions et les réflexions du jour.

Valeur morale, culture générale sont nécessaires à des élites, mais il faut y ajouter des connaissances professionnelles approfondies. Pour un moniteur jeunesse, elles consistent en la connaissance du pays, de ses hommes, la connaissance des jeunes, la connaissance d'un certain nombre de techniques propres à intéresser ces jeunes et à développer chez eux d'une façon attrayante des qualités d'homme, à les occuper aussi à leurs moments de loisirs. Une large part est faite dans les programmes à l'enseignement théorique et à l'application pratique de ces techniques. Aux longues heures de l'après-midi, on peut voir des « culottes bleues et chemises blanches » arpenter la route coloniale en étalonnant leur double pas entre deux bornes kilométriques, se déplacer de virage en virage, papier, crayon et boussole en main pour lever un itinéraire, s'arrêter pour mesurer la hauteur d'un arbre, la largeur d'une rivière, la profondeur d'un entonnoir, prendre un croquis, apprécier à vue une distance, le nombre de canards d'un troupeau ou d'éléments d'une foule ; on en voit aussi au milieu des pêcheurs, se frayant un passage dans la vermine et la boue des villages, chez les saumuriers, chez les briquetiers : plus loin, chez les Chams, chez les Moïs, chez les paysans de la rizière, chez les bûcherons de la forêt, partout ils interrogent, enquêtent, découvrent, améliorent leur connaissance du pays.

Bientôt, quand leur entraînement physique sera suffisamment poussé, ils partiront, pendant deux ou trois jours, dans des contrées éloignées et ils mettront en pratique, au cours de ces sorties, tout ce qu'ils ont appris dans leurs premières petites promenades. L'une d'entre elles, particulièrement dure, fatigante, leur permettra de contrôler leurs possibilités physiques, leur résistance morale, leur donnera la notion de ce qu'ils sont en droit d'exiger d'eux-mêmes et de leurs subordonnés, leur indiquera la limite qu'il faut savoir ne pas dépasser. La dernière de ces sorties, elle, leur apprendra à apporter la bonne parole dans les campagnes et villages lointains, à y communiquer un peu de leur joie, à faire de la propagande pour l'idéal que leur stage leur aura appris à vivre. Les habitants accourront, en entendant les joyeux chants de marche, pour assister aux causeries et aux feux de camp, pour distraire un moment leurs esprits de leurs tracas journaliers. Les futurs moniteurs rentreront fiers et



Pendant l'exploration... « les traces sont fraîches, le tigre ne doit pas être loin ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

heureux d'avoir servi toute une partie de leurs compatriotes que la plupart ignoraient jusqu'alors.

Les jours passent, rapides. Les premiers sont pénibles pour des jeunes hommes accoutumés à vivre en vase clos, obnubilés par leurs seules préoccupations, évitant le plus possible toute contrainte, ne fréquentant que des camarades de la même ville, du même milieu, des mêmes idées. La discipline de l'école leur pèse, les matières enseignées, toutes nouvelles pour eux, les surprennent et, souvent, leur déplaisent, les courbatures inévitables les inquiètent. Mais bien vite ces jeunes hommes sont conquis par la cordialité, la vie sans à-coups, l'ordre impeccable qu'engendre l'application absolue d'un horaire soigneusement établi chaque jour pour le lendemain en fonction du niveau atteint le jour précédent. Ils comprennent, ils sentent qu'une collectivité, qu'une société marche normalement et progresse invinciblement quand tous ses membres se fondent en elle, tout en gardant leur personnalité, quand tous ses membres obéissent sans discussion à un chef en qui ils ont placé leur confiance.

RETOUR CHEZ SOI



Application rationnelle des méthodes de l'E. S. C. J. I. C.

Quittant l'école, ils sont heureux de rentrer chez eux où ils retrouvent leur famille, leurs amis et, maintenant, quelque chose de plus : leurs jeunes. Ils ont hâte de mettre la main à la pâte et d'aller au-devant de responsabilités dont ils ont acquis le goût. Ils ont hâte de rattraper le temps perdu et de commencer à « servir ». C'est néanmoins avec un petit serrement de cœur que, unis une dernière fois autour du pavillon pour la cérémonie des couleurs, ils font la promesse

« de rester fidèles à l'esprit de leur Ecole,

» d'entretenir leurs forces pour mieux obéir et mieux commander

» sans attendre d'autre récompense que celle de pouvoir toujours servir la jeunesse d'Empire français. »

⁂

Telle est, rapidement exquissée, la vie que mènent les jeunes gens effectuant un stage de un mois dans les écoles de cadres de jeunesse. A Quang-yên, à Kiên-an, à Nam-dinh, à Ninh-binh, à Vinh, à Hué, à Nha-trang, à Bentré, à Tra-vinh, à Thu-duc, à Angkor, à Vientiane, tous travaillent sans perdre une minute, avec la ferme conviction que chaque homme, où qu'il soit, quels que soient ses talents naturels, peut et doit œuvrer dans toute la mesure de ses moyens au relèvement et à la grandeur de son pays, de l'Indochine, de l'Empire français.

⁂

Un précédent numéro de la Revue a parlé de l'Ecole Supérieure des Cadres de Jeunesse féminine. Cette école, annexe de l'Ecole Supérieure des Monitrices, également à Dalat, n'a débuté qu'en février 1943. Mais déjà ses résultats sont prometteurs et, comme pour les hommes, la création de « centres de jeunesse féminine » est envisagée, centres qui seront de véritables écoles locales de cadres.

Actuellement l'Ecole Supérieure de Dalat en est à sa première phase, celle qui vous a été exposée ci-dessus : formation des premières monitrices aptes à diffuser à l'échelon local l'enseignement donné à l'échelon fédération.

E. S. C. J. I. C. de Phan-thiêt et E. S. C. J. I. C. de Dalat travaillent la main dans la main. La première souhaite longue vie et bon succès à sa jeune cadette.

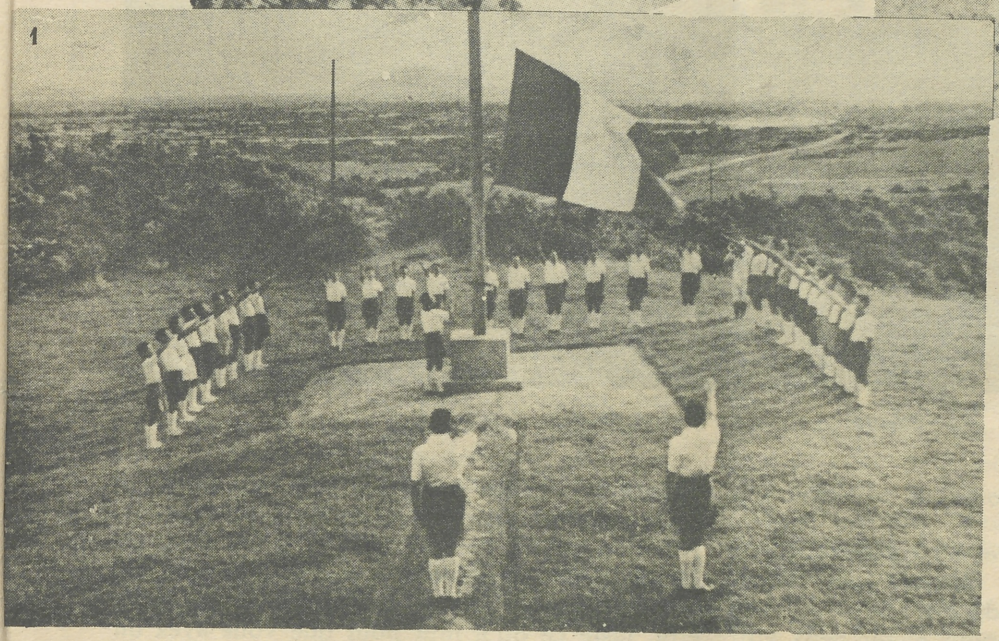
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



2



3



1

1. — Le salut aux couleurs de la première promotion de l'E. S. C. J. I. C.

2 et 3. — Elèves de l'E. S. C. J. I. C. au cours d'explorations.

4. — Sortie de propagande au village de Khanh-Thien.

5. — Les élèves de l'E. S. C. J. I. C. au bain à la plage.

Photos 2, 3, 4, 5, de BUI-BA-DINH Studio Central, à Phanthiêt.



4



5

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PETITE CROISIÈRE DANS LA M



Fort-Bayard. — Vue du port et du quai chinois.

"NOUS embarquerons sur le « Pétrel » Madame.

— Le « Pétrel » ? un oiseau ?

— Non, un bateau, tout blanc, tout léger, posé en rade de Fort-Bayard, avec ce qu'il faut de cordages pour hisser deux voiles, avec un moteur aussi, un petit canon pivotant et une provision d'obus-poupées pour pirates, une toilette d'acajou sombre, des cuivres bien astiqués et des matelots à col marin qui vous offriront leur main calleuse pour vous aider à monter les quatre barreaux de l'échelle contre laquelle bute la jonque qui vous amène. Quelques cris avant de sauter, une légère angoisse et vous voilà sur le « Pétrel » avec autour de vous le cercle d'eau bleue sur laquelle les jonques et leurs diminutifs tissent l'éternelle trame des départs.

» Ils sont très agités ce matin ; le « Shirogane-Maru » vient d'arriver : ce n'est qu'un enfant de paquebot ; vous l'avez sans doute connu dans la mer Intérieure ; il allait d'île en île dans un décor de rêve ; il transportait alors des touristes et était parfaitement confortable ; maintenant ses flancs regorgent d'émigrés, ces touristes de la guerre ; le « Shirogane-Maru » abandonne ici ses passagers pour lesquels sont organisées à partir de Hong-kong des croisières d'où on ne revient pas, la nôtre sera, ne craignez rien, Madame, pacifique, entremêlée de chants, les vôtres, et d'impromptus, peut-être, juste ce qu'il faut pour que vous ayez un peu peur.

» Les matelots ont enlevé l'échelle et hissé à bord, tel un trésor, la petite ancre qui nous liait au port ; des noms français clairs et qui sonnent gaiement volent sur nos lèvres tandis que défile un paysage raboté, usé et ocré : Pointe-Perdrix, Feu Portalis, Port-Beaumont, lieux étrangers où il n'y a rien que du sable, une verdure frissonnante, les taches roses des toits de briques et des replis bleus où se coulent des jonques.

» Regardez à tribord l'île de Pascine que nous longeons ; elle se dresse comme un atoll cerné d'une ceinture dont le sable doré aurait remplacé le corail diaphane ; mousse de verdure où s'abritent des pagodes ; les Bouddhas-génies qui somnolent au bruit des flots, veillent paresseusement à la sécurité de leur clientèle de contrebandiers.

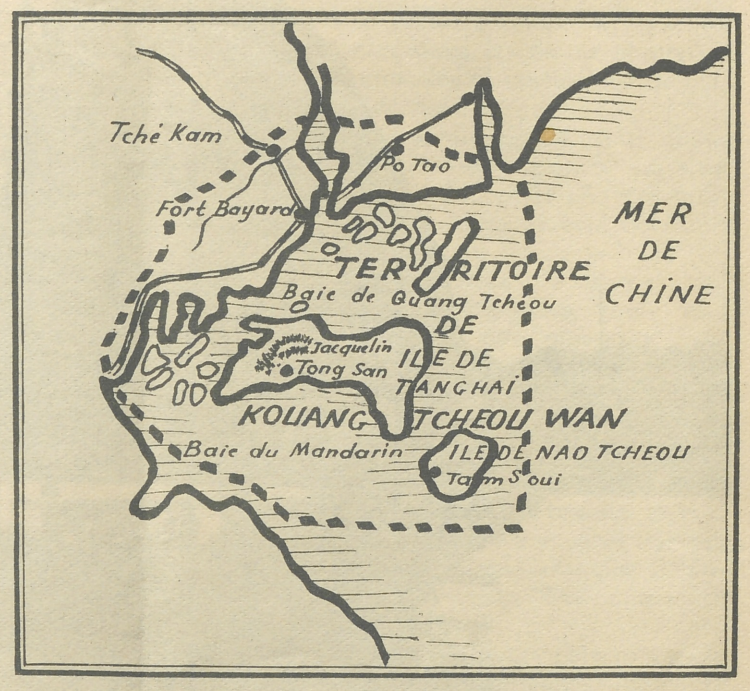
» Ce sujet est délicat ; je n'insiste pas, d'au-

Fort-Bayard. — Le monument de l'« Amphitrite ». →

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MER DE CHINE
KOUANG TCHÉOU WAN
1942 (1)

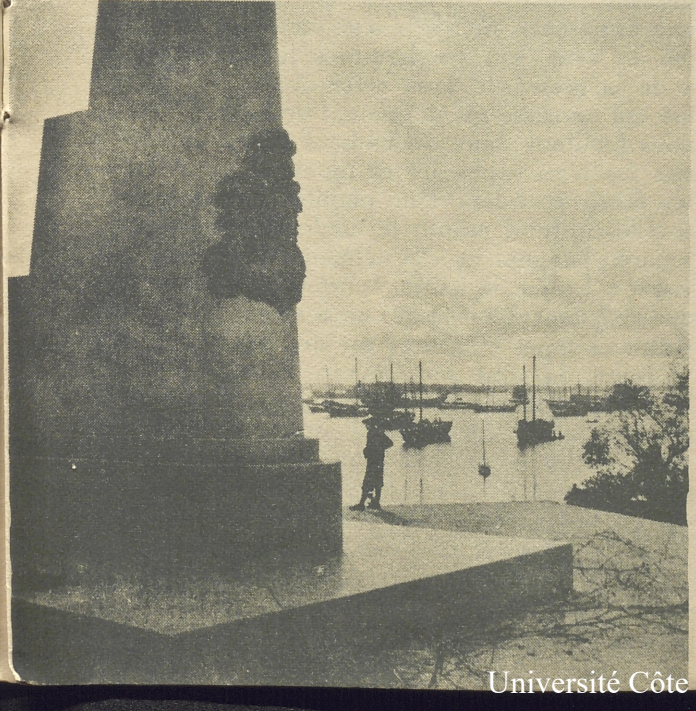
par
Claude PERRENS



tant qu'une légère houle commence à faire naître en vous un vague regret de vous être laissée embarquer dans cette croisière ; c'est que nous sommes face au grand large : dans le lointain, ce bateau qui fait le gros dos et qui essaye de tracer son nom dans le ciel, c'est le « Tai-Poo-Sek », vous le connaissez bien, Madame ; son obligeant commandant vous a rapporté de Hong-kong toutes sortes de ravissantes futilités qui vous enthousiasmaient, parce que c'était un peu d'Europe qui vous arrivait ainsi, à moins que ce fût d'Amérique...

» Ce souvenir vous a ranimée, Madame ; le mauvais passage est franchi ; voici un petit lacis d'îles et de canaux d'où monte un parfum de marée et de campagne balayée par les vents ; le « Pétrel », avec son ronronnement et le frémissement de ses voiles blanches, brise le calme de cette Chine maritime où nous pénétrons doucement, comme à regret. Nous évitons de justesse une jonque gorgée de passagers tout noirs et couverte d'une carapace d'écailles — leurs chapeaux — ; ce sont les gens de Tang-Hai, où nous abordons ; ils se rendent à Fort-Bayard.

Le « Pétrel » manœuvre facilement à marée haute ; il nous dépose à Cao-My-Sao (n'aimez-vous pas le cliquetis sonore de ces noms chinois ?) ; ce petit port dissimule son invitation sous un canal que bordent deux rives fraîches et agrestes ; vous escaladerez encore une jonque avant d'atteindre la terre ferme, mais ne perdez pas votre équilibre sur ces toits en forme de courbes et n'abîmez pas vos mains fines aux cordages rudes qui vous tendent leur appui. »



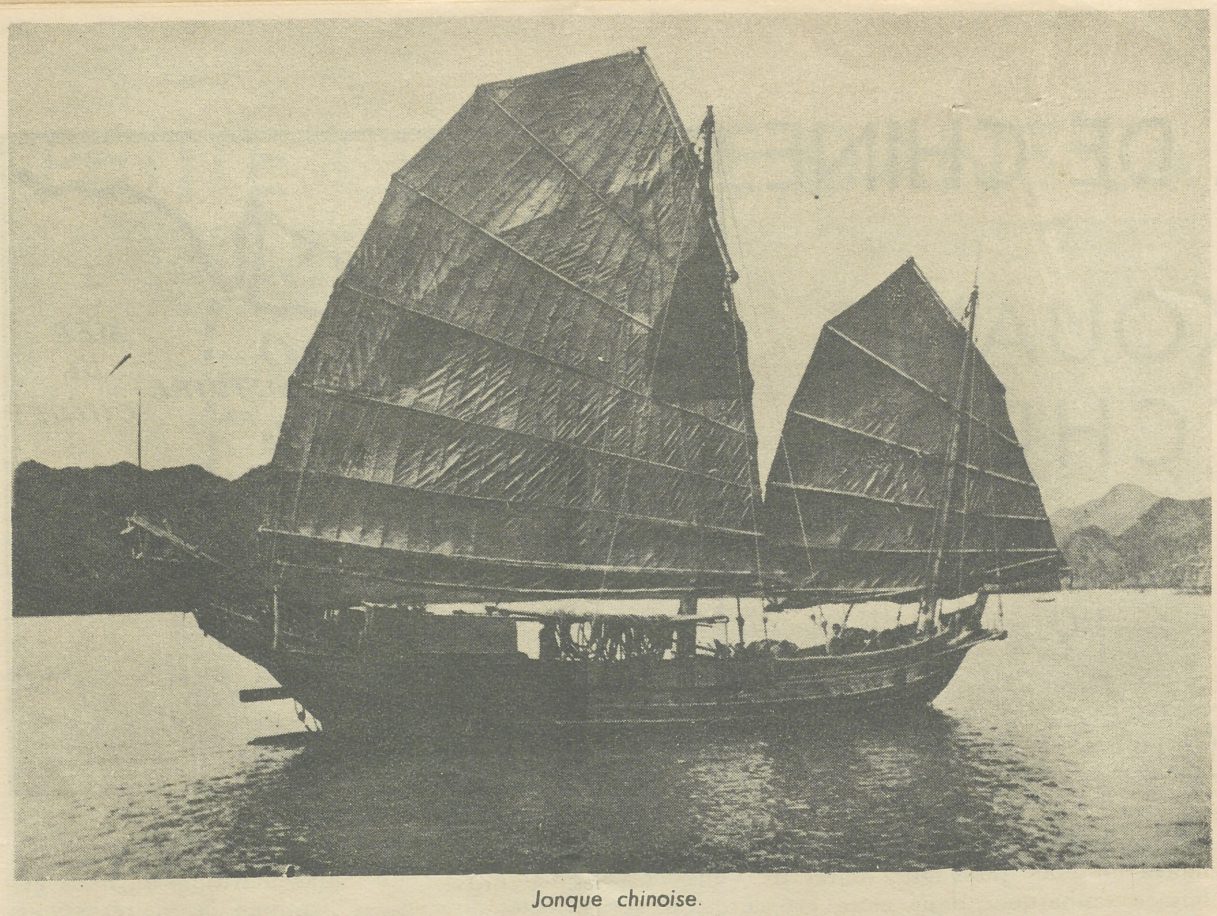
~

1re escale : île de Tanghai.

Sa silhouette se découpe curieusement comme ces cargots dont on ne voit qu'une cheminée isolée à l'arrière et la passerelle de commandement émergeant à l'autre bout, sans lien apparent ; à Tanghai, la cheminée est figurée par le mont Jacquelin, dernier soupir d'un volcan à bout de souffle, et la passerelle par le poste de garde indigène de Tongsan, lequel abrite toutes sortes de choses utiles et ces délicieuses inutilités que sont des chats, des théories de chats noirs et siamois qui se glissent entre les vieux canons chinois, la queue en l'air et l'œil aux aguets : sait-on jamais ? Peut-être

(1) Voir nos numéros 108, 111, 112, 113.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Jonque chinoise.

un vol d'oiseau ou une inspection de souris troubleront-ils l'engourdissement du jardin fleuri que prolonge derrière la voûte d'où les gardes veillent à la sécurité des matous, la campagne chinoise que rien ne ride à l'horizon ?

L'île de Tanghai s'étend comme une toile lisse qui s'effilocherait sur les bords sous la morsure régulière des flots ; que brille le soleil et aussitôt se dessine une marge éclatante et salée que raclent inlassablement des sauniers armés de grands râteaux, préposés à l'enlèvement de ce ruban vif argent et aveuglant.

Petits arbres groupés en société comme les maisons ; arc-boutement de branchages noueux, de briques de terre et de charpentes de bois blanc pour lutter contre le vent tenace, qui tour à tour ondule les épis de riz et rabat dans les yeux une poussière tamisée. Les villages ont un faux air d'abandon ; ils poussent au hasard des tentacules de boue ; la vie y est simple et naturelle ; les marchés voisinent avec les pagodes ; on vend, on achète beaucoup, on prie un peu et on joue le plus possible ; rythme doux et mélancolique de la vie chinoise que traverse parfois un drame rapide, sanglant, comme une tache de couleur vive dans un tableau tout en grisaille.

Dans un creux de vallée, Nokan se tapit à l'ombre du mont Jacquelin ; le kong-koc aux traits fins et nerveux nous accueille avec une exquise urbanité ; il siège seul avec distinction à l'extrémité de cours silencieuses et dallées ; il y a un grand vide autour de lui ; il parcourt avec attention des papiers où s'échelonnent des caractères ; il est vêtu d'une longue robe grise et d'un petit caraco de soie noire brillante ; ses yeux pétillent de malice avec une nuance d'indulgence ; il s'harmonise avec ce noble décor qui fond en poussière, mais qu'il anime de sa présence et de son autorité ; il a des gestes de seigneur pour nous introduire dans le rayonnage des cellules dont se compose le chef-lieu de sa circonscription ; elles sont identiques et si amusantes dans le reflet vert des banians qui les ombrent, adoucissant ce que la vie chinoise a de poussiéreux et de monotone parfois.

Et puis, c'est un désert de sable, un paysage informe, lunaire ; tout ce qui pouvait avoir une apparence de vie a été raclé par la mer, par le vent, par les hommes peut-être ; il y a de la grandeur dans cette implacable stérilité qui ne cesse qu'au contact de la mer ; nous nous faufilons dans ces causses de pierre roussies jusqu'au sable uni et moelleux sur lequel les flots répandent leur plainte régulière ; un souffle profond emplit le couloir maritime qui sépare Tanghai et Naotchéou, court sur les vagues, brosse le sable, tourmente les falaises qui s'effritent, nous saisit, nous enveloppe, nous gorge et nous étourdit ; au dernier virage de la route, la pipe aux lèvres, flegmatique, et bien ancré dans ce paysage qui lui est familier et cher, le délégué de Naotchéou nous attend, avec quelques gardes ; son apparition dans cette solitude nous réconforte.

Pour nous permettre de traverser le détroit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

houleux, une jonque détache un petit you-you où nous embarquons prudemment par petits groupes pour ne pas rompre un équilibre précaire ; la jonque est massive, mais élégante ; nous visitons l'un après l'autre la cabine du délégué ; c'est une cellule de moine des eaux ; ça sent le bois frais, la marée, l'embrun ; le délégué est à son aise dans ce petit monde de cordes et de voiles où chaque chose a son utilité et où tout manœuvre dans un silencieux et sûr glissement, comme une machine souple et docile ; les vents favorables nous donnent l'illusion que l'homme qui tient la barre commande à son gré les mouvements amples de la jonque qui nous conduit droit sur Tamsoui dans un roulis à peine provocant.

~

2e escale : île de Naotchéou.

Naotchéou se gonfle au-dessus des eaux comme une bulle de verdure ; un doigt se dresse vers le ciel, le phare, qui retient ou ramène à lui les plis de la robe souple et colorée dont se vêt l'île où nous abordons.

Nous passons en revue les immenses jonques bien alignées qui semblent toutes faire la roue en notre honneur : des moucherons volent de l'une à l'autre : ce sont les nautonières qui assurent le va-et-vient entre le bord et la terre ; elles sont drôlement coiffées d'une cape rigide qui rappelle celles de nos grand-mères, avec la même petite bride nouée sous le menton et, en plus, un galon où courent des dessins en fil d'or qui les cernent délicieusement ; elles rament à toute allure, s'interpellent dans ce gazouillis léger de la langue laï qui les accompagne à fleur d'eau ; chaque jonque a plusieurs mâts ; je ne les compte pas ; ils défient le ciel : à ces branchages légers on accroche des rêves ; tout le mystère, toute la force de la Chine sont enclos dans les flancs immenses de ces jonques immobiles et insensibles au clapotis mélodieux des flots.

Nous n'avons pas le temps de nous abandonner à notre rêverie, notre moucheron s'est posé sur la grève de sable qu'il pénètre mollement dans un bruit de tissu de soie déchiré ; côté terre, c'est le Moyen âge : la ville — Tamsoui — dresse au-dessus de la mer des remparts, des tours de guetteurs, toute une noire défense ; on dirait une puissante eau-forte ; des marches partent de la mer qui lèchent les bases de cette ville austère pour aboutir au couloir noir dans lequel nous nous engageons, mêlés à toute une population accueillante dont les gestes lents et graves s'harmonisent parfaitement avec ce farouche décor. L'humide obscurité de la ville me saisit ; je me retourne : éblouissement de la tranche de lumière où dansent les jonques dans une symphonie de bleu.

Tamsoui est noir ; il faut un certain temps pour s'habituer à cette demi-pénombre ; la ville regorge de pêcheurs et de navigateurs qui ne font que passer ; on vend du poisson à tous les carrefours : la vue de la chair rose rompt un instant la monotonie des ruelles sombres ; peu à peu nous distinguons les sourires des marchands, leurs étalages variés, les enseignes dorées et les lanternes qui se balancent au bout d'un invisible fil, classique décor de port chinois, mais d'un port que n'aurait effleuré aucune influence occidentale.

Des passages voûtés donnent d'un côté sur la mer, de l'autre sur une pagode : ainsi les dieux barbus et dorés — et à l'abri — protègent discrètement mais sûrement, comme en famille, les jonques qui se rappellent à eux par des signes mystérieux qu'ils échangent sans doute

Tam-Soui (île de Nao-Tchéou). Jonques Koopang de pêche en haute mer.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à travers vent et lumière ; toujours ce mélange d'humble douceur et d'âpre lutte.

Sur la plage de sable, traînent des monstres à petits yeux et à puissante mâchoire : des requins ; en potage, ils seront excellents ; ils sont si volumineux que je ne parviens pas à les enjamber ; ils font encore peur malgré leur effondrement.

~

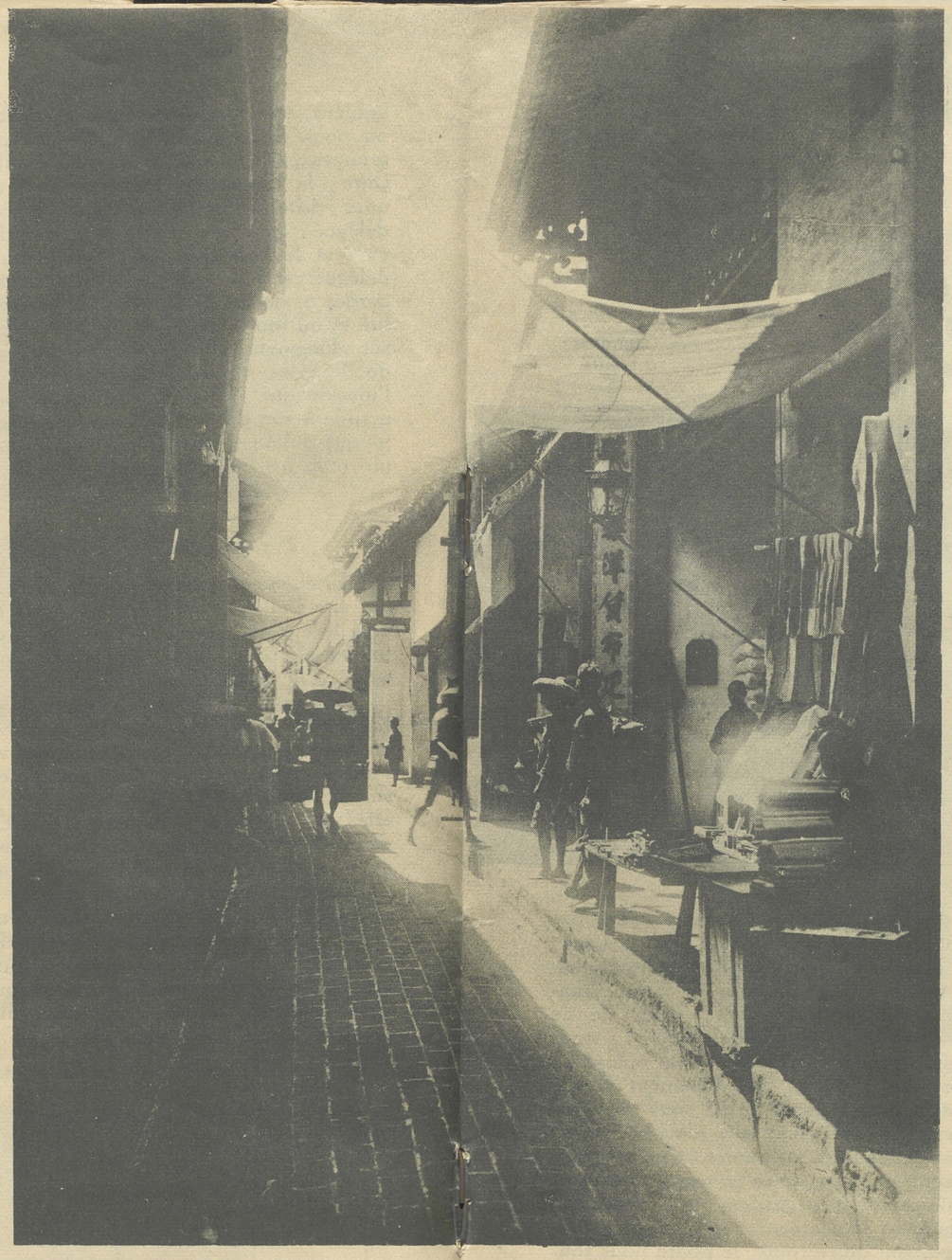
A Tamsoui n'habite pas qui veut ; il faut avoir droit de cité ; nombreux sont les navigateurs auxquels ce privilège est refusé ; alors on les cantonne dans des quartiers annexes, tels des pestiférés ; ces quartiers s'étalent comme deux ailes aux abords de la ville et à la limite du rivage ; on accède à ces maisons de bois, sur pilotis, par une échelle ; la vision de ces frêles maisons montées sur béquilles, la luminosité qui baigne ce paysage, le déroulement des arbres qui ombrent les plages, tout me rappelle les îlots parfumés de la Sonde — moins le parfum.

Nous couchons chez le kong-koc, qui nous a aimablement offert une vaste chambre dans le donjon qui domine le port ; le kong-koc est rond, jovial, empressé ; il dirige son île avec autorité et sang-froid ; nous sympathisons aussitôt, le secrétaire de la délégation, un aurorien (1), joue au violon avec sentiment la « Méditation de Thaïs » et sur une guitare quelques airs dont la nostalgie ne s'apparente guère au décor si strictement chinois.

De la ville parviennent des sons feutrés qui percent vaguement le murmure confus du vent et de la mer. Les veilleurs ponctuent les heures de coups de gong et de cris rauques ; la première fois j'ai eu peur, j'ai appelé : un meurtre peut-être ? Un Chinois est entré inquiet, précédé d'une pâle lumière ; j'ai retenu mon souffle et me suis finalement endormi sur un air de Massenet...

~

Les villes, comme les hommes, se déplacent ; le chef-lieu de Naotchéou a émigré, je ne sais plus pourquoi, mais à côté de la ville grouillante pleine d'odeurs, de bruits et de fantaisie, il y a la ville morte, la cité endormie, la Pompéi de l'endroit ; c'est un lieu très poétique, peut-être parce que ce n'est qu'une ruine ; je n'ai croisé que des mendiants et des chats et aussi une chèvre qui broutait un chèvrefeuille ; un souvenir maudit hante ces rues par endroit dallées où résonnent nos pas ; décor sans âme un peu comme Soliès-le-Haut, en Provence ; c'est tout aussi abandonné ; il y a des détails de sculpture pourtant, de ferronnerie, des enroulements de boiseries, des chiens de pierre qui ne gardent plus rien, et puis tout à coup un beau païlou qui barre une place de ses nervures gracieuses ; une charrette passe ; ses roues immenses grincent ; elle est chargée de foin ; on dirait un fantôme sous l'arche de pierre taillée. Des marches sculptées mènent à un bassin où j'imagine qu'autrefois des princesses se baignaient nues. Je rêve ? mais non, il y eut ici jadis une cour, celle d'un prince exilé par une dynastie quelconque. Il y eut aussi des princesses, bien sûr ! La pagode qui meurt sous les grands arbres abrite, en effet, quelques stèles funéraires, celles des femmes qui partagèrent le sort du prince. Un reflet de l'atmosphère de Pékin flotte dans ce monceau de Chine tropicale ; les passants sont indifférents ; on a oublié ; ces arches qui n'accueillent plus aucun cortège, ces palais dont il ne reste que des colonnes, ces arbres qui ont adouci de leur ombre l'exil d'un prince, ces nobles stèles, tout cela émeut. Les petites princesses mandchoues pleuraient sans doute en grignotant des cacahuètes et se morfondaient, regrettant leur palais de Pékin.



Rue chinoise : Boutiques.

~

Par les sentiers qui se faufilent à travers la lande où quelques rochers font le gros dos, ce qui lui donne un aspect breton, nous gagnons le port de Packang ; longtemps, nous dominons la mer vers laquelle l'île s'étale en éventail ; une frange d'écume la cerne de toutes parts ; face au sud se déroulent de belles plages inviolées où nous dévalons par des chemins creux que bordent des citronniers et des arbustes auxquels on colle ou qui arrachent les vêtements par lambeaux.

Packang : garage de jonques qui y trouvent un abri dans une petite anse où elles se pelotonnent contre les typhons à moins qu'elles s'y recueillent en vue d'une réparation ; elles y déposent leurs canons qu'elles confient à la pagode ; les dieux farouches veillent sur un musée de canons de bronze à la gueule noircie par la poudre car les canons font une retraite pieuse et utile comme les jonques, comme les filets, comme les pêcheurs ; à Batavia aussi, j'ai vu un vieux canon auquel on apporte hommages et fleurs ; touchant, ce culte des canons qui ne font pas de mal, ou si peu...

~

Le phare de Naotchéou est comme tous les phares ; mais pour le construire, on a arraché à l'île des pierres dorées, épaisses, capables de résister à tous les vents ; il se dresse simple, massif, solide, œuvre française du modèle des plus beaux phares de France ; une mécanique bien astiquée l'anime ; on accède au balcon qui le couronne par un escalier en colimaçon ; la vue rayonne sur cette parfaite étoile que figure l'île ; les bateaux au loin, avec leur léger panache de fumée, ressemblent à des oiseaux lents ; ils attendent la marée pour franchir la barre ; il y a une grande paix répandue sur la mer dans laquelle la Chine plonge des tentacules de sable ; ce n'est peut-être qu'une apparence : derrière ce décor trompeur, mais séduisant, il y a des drames, des vengeances sournoises, des rivalités, pour un lot de cotonnades, pour un buffle ou pour une femme parfois ; l'Administration française s'ingénie à délier ces drames ; elle maintient dans cette concession lointaine et isolée dans ce fragment de Chine, le calme et la divine paix.

~

Fin du voyage.

Nous rentrons directement ; dans la rade, la coque blanche du « Pétrel » jette une note gaie, très « croisière » ; nous l'abordons avec cette satisfaction du touriste qui a pris une

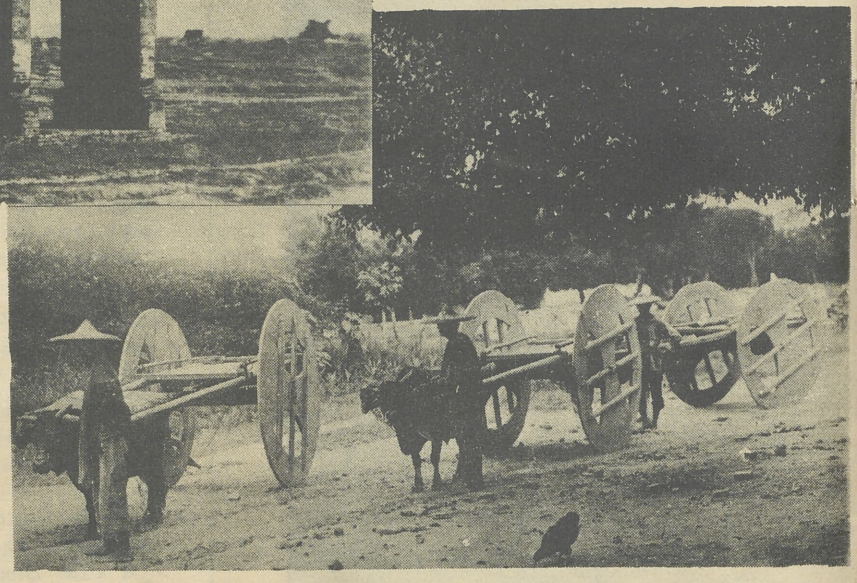
(1) Ancien étudiant de l'Université Aurore, à Shanghai.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Une vieille porte dans la campagne.

Charrettes à bœufs.



bonne teinture de « native life », beaucoup de photos, qui a fait moisson de souvenirs, s'est frotté aux indigènes et qui croit sincèrement avoir fait de l'ethnographie et posséder enfin une solide documentation personnelle sur la Chine et qui n'est pas fâché de se retrouver chez lui dans son confort européen avec des fauteuils, des thermos et de bons coussins ; le ronronnement des moteurs lui inspire confiance.

Naotchéou défile ; voici les maisons malaises qui paraissent étreindre la ville dont toutes les fenêtres boivent les rayons du soleil couchant ; voici les requins à moitié dépecés ; aux jonques de Tamsoui succèdent dans le lointain celles de Packang, dont les mâts semblent réunis en faisceaux.

La mer n'est pas très bonne ; les bavardages, les échanges d'impressions et de sandwichs se font plus discrets ; une certaine mélancolie s'empare des passagers ; on s'étend, le mont Jacquelin danse au premier plan ; Naotchéou s'effondre dans le crépuscule ; nous n'en retenons qu'un pinceau de lumière qui brosse l'horizon à intervalle régulier ; la mer se creuse ; les souvenirs de Naotchéou se brouillent ; le patron inspecte l'horizon, repère les bancs de sable, met son moteur au ralenti ; les passagers adoptent un inconfortable silence ; le détroit est dur, difficile, le moteur se tait définitivement, on hisse la voile, ce qui donne un peu de stabilité à notre yacht qui n'a plus de plaisance que le nom ; je m'inquiète de cet arrêt prolongé du moteur ; on me renseigne : la provision de mazout est épuisée ; nous naviguons à la voile ; alors je rassemble toutes mes connaissances de laï et de cantonnais en matière d'imprécations, ce qui ne contribue pas à alimenter le moteur ; il n'y a plus de vent ; avec un peu de chance nous arriverons le lendemain matin à Fort-Bayard ; la passe franchie, nous cinglons au ralenti entre l'île de Tanghai et celle de Mok-Wai (Potao) ; nous avons faim, mais nos provisions sont épuisées ; matelots, patron, dînent tranquillement de riz, de piment, et de poisson grillé sous un quinquet ; je goûte assez mal leur placide ironie ; il ne reste plus qu'à s'étendre, dans l'espoir que le vent un jour nous poussera ; et nous nous endormons en regardant les étoiles ; les voiles claquent doucement, les feux de jalonnement piquent notre route, le phare nous souhaite en cadence bonne nuit dans son langage de lumière.

... Mais comme tout finit par s'arranger en Chine, tandis que nous sommeillons, une brise aimable et propice a enflé les voiles et par chance nous a conduits tout droit sur Fort-Bayard, dont les lumières scintillent comme une barrette au ras du monde évanoui des îles et des presqu'îles.

Grâce aux dieux, l'horaire de la croisière a été respecté : il faudra, Madame, pour les remercier, que vous leur offriez une poignée de bâtonnets d'encens.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA LÈPRE EN PAYS MOI

PAR

Mgr CASSAIGNE

VICAIRE APOSTOLIQUE

DE SAIGON

Au pays moï, comme dans la plupart des pays tropicaux, où la propreté et l'hygiène sont quasi inconnus, le nombre des lépreux est assez élevé.

Tant que le lépreux peut encore travailler, il prend part à la vie familiale mais, dès qu'il devient inutile et que ses plaies suppurantes deviennent pour son entourage un objet de dégoût, le village le relègue dans la forêt où on lui construit une minuscule paillote, où faute de soins et souvent de nourriture, il meurt misérablement, à moins qu'il ne devienne la proie de quelque tigre affamé, car suivant une légende moï, très justifiée d'ailleurs, le tigre est friand de la chair de lépreux.



Mgr CASSAIGNE aux côtés d'un lépreux.

La lèpre fut de temps immémorial connue des Moïs, mais elle ne leur inspirait pas l'horreur que ce seul mot excite en notre sensibilité d'Européens ; ils ont des traitements qui guérissent parfois, mais la seule chose à laquelle ils ne pensaient pas, c'étaient de séparer les lépreux du reste de la population ; on les laissait aller et venir où ils voulaient, et si parfois on les isolait dans des cases loin des habitations, c'était à cause de la répugnance que causait la vue de leurs plaies, et de l'affreuse odeur qu'elles exhalaient.

Le lépreux a l'aspect d'un cadavre en putréfaction plus ou moins avancée ; son corps se boursoufle, ou suivant les cas se dessèche, tombe en pus, ou s'étiole de consomption ; la figure prend les expressions les plus répugnantes, les oreilles s'allongent et se gonflent, le nez s'hypertrophie, les lèvres enflent, les yeux deviennent sanguinolents, les membres difformes, et leurs extrémités se détachent phalange par phalange.

En un mot, un lépreux, c'est un mort qui le sait, et qui, sous le soleil, assiste tout vivant à la pourriture du tombeau.

Au début de 1929, grâce à l'Administration du Protectorat, la léproserie de Djiring fut fondée.

Dans les débuts, cette léproserie fut la grande énigme des sauvages, ils n'arrivaient pas à comprendre le but que poursuivait le Grand Homme (c'est ainsi qu'ils nommaient le missionnaire, avant de l'appeler Père) en nourrissant et soignant ces rebuts de l'humanité, qu'eux-mêmes chassaient de leurs villages. Les lépreux eux-mêmes se demandaient ce qu'on voulait faire d'eux. Les méchants dirent que le Père nourrissait les lépreux pour les engraisser, et que quand ils seraient bien dodus, ils les revendrait à Saigon, pour les faire manger par les tigres. Cette légende circula pendant deux mois, plusieurs malades s'enfuirent, mais voyant que ces pauvres gens étaient non seulement nourris, mais soignés, et mieux que cela aimés, l'opinion moï se calma, et d'un sujet d'étonnement et de crainte, la léproserie devint au contraire un sujet d'édification.

La léproserie de Djiring n'a rien d'un hôpital ou d'un lazaret, c'est un village de sélection, une colonie de lépreux, tous Moïs. C'est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Sœurs de Saint Vincent de Paul devant l'infirmerie de Djiring.

un village conscient et organisé, qui a son église, son infirmerie, son cinéma, sa place publique, ses rues, et son chef, lépreux lui aussi et chargé de la bonne tenue du village.

Les cases sur pilotis, suivant le style moï, abritent un ou plusieurs pensionnaires ; ils s'assemblent par famille ou par village, à leur sympathie ou à leur gré.

A l'entrée de l'agglomération, la chapelle en bois, avec son unique autel, au-dessus duquel un grand Christ tend ses bras, comme pour enlacer ses douloureux enfants.

Au centre du village, l'infirmerie, où les Sœurs de Saint Vincent de Paul vont faire les pansements et distribuer les médicaments ; les grands invalides, ils sont près de la moitié, sont soignés dans leurs paillotes, par ces femmes au grand cœur et à l'âme encore plus grande, qui se penchent sur les plaies de leurs grands enfants sauvages, avec un cœur que n'auraient pas leurs mamans.

Derrière l'infirmerie, la salle de cinéma : un modeste Pathé-Baby, dont le courant est fourni par une non moins modeste Citroën 5 CV. et Charlot, et ses charlotades, défilent devant ces pauvres déchets ; on ne passe que des films comiques, le rire étant un médicament qui fait partie du traitement.

Un peu plus loin enfin, le magasin à vivres, où chaque semaine les malades viennent toucher leur ration hebdomadaire de riz, poisson sec, sel, tabac, etc..., et suivant les hasards de la chasse, quelques quartiers de venaison.

Depuis sa fondation officielle, en 1929, la Léproserie de Djiring a reçu plus de trois cents malades ; une centaine dorment leur dernier sommeil dans le cimetière attenant, et ont trouvé dans cet asile de misère, le chemin du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ciel. Actuellement, les malades hospitalisés y sont au nombre de cent trente.

Ce n'est pas à la porte de cet asile, où l'on peut dire que sont entassées de vivantes pourritures, qui se décomposent lentement loin du regard des hommes, que l'on pourrait graver le vers de Dante : « Laissez toute espérance », car les lépreux sont gais, et c'est ce qui frappe le plus les visiteurs.

La vie en commun, les soins et les consolations dont ils sont entourés, la certitude d'avoir échappé à la faim et aux dangers des lépreux isolés dans la forêt, suffisent à produire la résignation et même la joie. Une entente parfaite règne entre ces hommes également frappés d'une cruelle maladie, et qui se rendent compte que leur sort eut pu être plus terrible. Dans leur grande misère, ils gardent, leur Foi aidant, le goût de l'action et le désir de vivre.

D'autre part, la certitude qu'ils ont, que leurs terribles maux recevront une récompense dans l'autre vie, émus et touchés par l'amour et le bien-être relatif dont ils sont entourés, font qu'ils sont gais et presque joyeux.

Cette œuvre, une des mieux adaptées au pays moï, ne peut exister que grâce au concours de l'Administration française qui donne une subvention de 0 $ 15 par lépreux et par jour.

C'est peu, me direz-vous ; sans doute ; la France d'Annam est pauvre, mais permet cependant, suivant un mot connu et d'abord choquant, d'aller pauvrement au secours des pauvres, et avec un minimum de frais, de soulager un maximum de souffrances.

Mais me direz-vous enfin : les lépreux savent-ils reconnaître ce que l'on fait pour eux ? En voici la preuve :

Au début de cette guerre, dans les premières semaines, pour que ces pauvres gens comprennent ce qu'est un conflit en Europe, je leur avais porté les deux volumes édités par l'« Illustration » sur la guerre 1914-1918 ; quand ils eurent vu les maisons démolies, les forêts dévastées, l'eau dans les tranchées, ils me demandèrent où et comment les soldats pouvaient-ils s'abriter de la pluie ; je leur expliquai qu'à Saigon on venait justement d'ouvrir une souscription pour acheter des imperméables aux soldats du front, et que ces pèlerines, appelées pèlerines cochinchinoises, ou « Pelcochines », coûtaient 4 piastres l'unité.

Quel ne fut pas mon étonnement quand, le dimanche suivant, après la messe, le chef des lépreux me remit deux poignées de gros sous, deux poignées de lépreux ; il y avait surtout des sous et des demi-sous, mais aussi des piécettes de cinq cents et trois pièces de dix cents ; le tout formait la somme globale de 4 $ 86, et le chef des lépreux de me dire : Père, tu enverras cela à ton chef, pour qu'il achète un habit de pluie à un soldat français ».

La fanfare des lépreux.

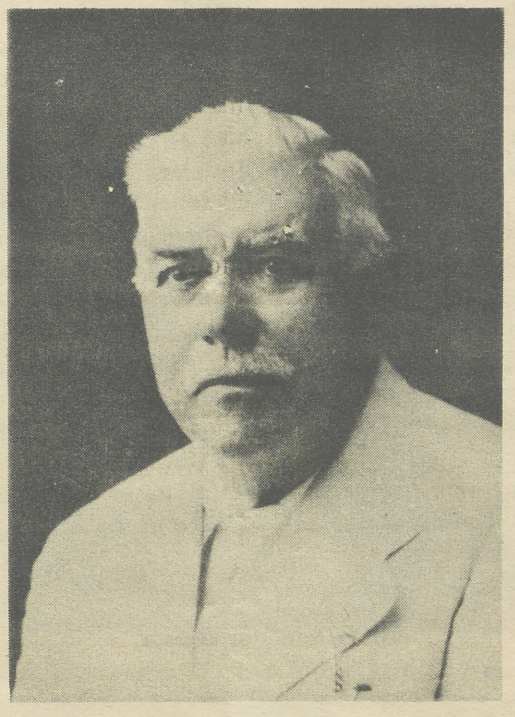


Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES FRANÇAIS AU SERVICE DE L'INDOCHINE

M. JEAN VERNEUIL

JEAN Verneuil est né à Castillon-sur-Dordogne (Gironde), le 31 juillet 1873. Après de brillantes études à Lille, M. Verneuil, à sa sortie de l'Ecole de Commerce de Bordeaux, en 1895, visite, durant treize mois, la Martinique, la Guadeloupe, Trinidad le Venezuela et les Etats-Unis d'Amérique.



Son frère aîné avait créé à Hanoi la Société Verneuil et Gravereaud. Jean Verneuil prend sa suite en 1912, fonde en 1915 la Société Française de Transports, devenue aujourd'hui l'Omnium Indochinois, et se lance en même temps dans des entreprises de Travaux Publics. Citons à Hanoi ses constructions les plus importantes : Institutions des jeunes filles françaises, boulevard Félix-Faure ; une grande partie du lycée Albert-Sarraut, du lycée du Protectorat, de l'Université ; enfin, la Direction des Finances.

En 1930, il demande la liquidation de l'association Verneuil et Gravereaud et se consacre exclusivement à l'agriculture. Il était déjà, avant de quitter la France, propriétaire au Poitou d'une ferme assez importante. Depuis 1919 il possédait à Sontay une concession gratuite de 210 hectares ; en 1923, il l'augmente de 400 hectares achetés à M. Poirson et d'une cinquantaine d'autres achetés à des Annamites.

Ces terres n'étaient pas fertiles ; M. Verneuil les fume, les chaule, les phosphate ; elles provoquent la stupéfaction des anciens propriétaires, qui, sur les mêmes rizières, voient aujourd'hui du « Tam thom » remplacer leurs maigres paddys rouges.

M. Verneuil fait aussi quelque peu de café Arabica sur ses terrains médiocres, mais le Chari lui donne de meilleurs résultats.

Sa spécialité est la culture de l'abrasin ; il a mis ses plantations à la disposition de l'Institut des Recherches Agronomiques et des Services Agricoles qui, sous sa direction, procèdent à des études de sélection et de greffage qui donnent, à ce jour, des résultats remarquables.

M. Verneuil est membre de la Chambre d'Agriculture depuis 1926 et trésorier de ladite compagnie depuis seize années consécutives.

Il est administrateur-délégué de la Caisse française de Crédit Mutuel Agricole du Tonkin ;

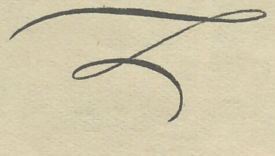
Président du conseil d'administration de la Société générale des bouages et vidanges du Tonkin ;

Vice-président de la Société Amicale des Anciens Tonkinois ;

Délégué de la Chambre d'Agriculture au Conseil d'administration du Port de Commerce de Haiphong.

Durant ses trente et une années de Tonkin, il n'a pris qu'un seul congé. Il aime à rappeler les succès sportifs de sa jeunesse : trente premiers prix de rowing en France et en Italie ; trois fois champion du Sud-Ouest, une fois champion de France en 1900.

M. Verneuil a été nommé chevalier du Mérite agricole en 1936.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU CAMBODGE

Sur la piste de la mer

par P. B.

18 mai. — Partis à 5 h. 30 de Phnom-penh en automobile, nous arrivons à la Sala Srok de Trapéang-Kraleng vers 6 h. 45, par un beau soleil tout neuf, pour trouver, grâce à l'obligeance de M. Neth-Senn, Chauvaysrok de Phnomsruoch, nos éléphants déjà chargés prêts à prendre la route de la montagne.

Une dame éléphant de haute taille, répondant au nom de Sampan, m'est affectée. Les menus bagages personnels casés sur les bâts, chacun sur son porteur, à 7 h. 20 le convoi de dix éléphants se met en route avec l'espoir de dénicher dans quatre jours la station d'altitude rêvée pour le Cambodge.

Cahotés, balancés sous un soleil d'orage, nous traversons rizières, boqueteaux de forêt claire ravagée par les feux de brousse et dépassons, à 9 h. 15, la pagode de Tong-Hong, au bord d'un Stung. Sans nous arrêter une seconde, nous continuons notre route vers le but, pressés d'éviter la pluie qui doit, théoriquement, commencer vers 15 heures.

Sans autre halte que celle nécessaire pour rebâter un éléphant dont le chargement déplacé menace de tomber, nous mettons pied à terre, à Sapi, vers 14 h. 30, pas fâchés de descendre de ces montures superbes, mais un peu trop hautes et aux balancements trop accentués.

Notre guide, M. Neth-Senn, a fait élever pour notre usage une sala bien aménagée ce dont nous nous réjouissons. Chacun s'ingénie, aidé par les habitants, à préparer le repas du soir, mais notre maître à tous, c'est notre Chauvaysrok, qui réussit à point une soupe cambodgienne parfumée et acidulée et mérite le titre de roi des cuisiniers.

19 mai. — Après une nuit fraîche et calme, bercés par les clarines des éléphants, le tintement étouffé des cloches en bois des buffles, les grognements des porcs cherchant les reliefs du repas, les aboiements de multiples chiens, les cocoricos et chansons de diverses volailles, nous nous hissons sur nos porteurs très avant le jour, à 5 h. 45.

Eclairé par la lune à son dernier quartier, le paysage silencieux ressemble étonnamment à celui de l'Aisne, tel qu'il se présentait dans les relevés nocturnes pour aller aux tranchées : même calme, même brouillard d'argent, même marche insonore vers l'inconnu.

M. le Chauvaysrok fait remarquer, au passage, les traces de l'ancien fort du ministre de la Guerre, vaste quadrilatère dont on devine encore les fossés et le rempart, dernier barrage sur la piste de la mer allant de Phnom-penh à l'îlot Cône.

Un peu plus tard, vers 8 h. 15, près d'un monticule, nous dépassons l'ancien emplacement de la pagode de Tasal et débouchons subitement sur son emplacement actuel.

Quelques minutes d'arrêt pour resangler quelques éléphants mal chargés, saluer le chef des bonzes qui offre des cocos trop diurétiques, à mon gré, et en route pour franchir à gué le Prek-Thnot à côté des billes de bois qui doivent servir, un jour, à construire le pont.

A cette pagode très vénérée de Tasal, la mère de S. M. Monivong venait très souvent prier et se recueillir.

Par crainte des éléphants sauvages, les habitants du hameau, collé contre la pagode, laissent en friche d'admirables terres de berge grasses et riches qui ne demanderaient qu'à produire.

Puis, c'est la forêt claire, interminable, dont la monotonie n'est rompue que par la rencontre inopinée, à deux reprises, d'un éléphant sauvage solitaire. Le premier s'enfuit au galop dès qu'il entend le bruit de la caravane, la trompe droite, la queue en trompette ; le deuxième fait front quelque temps, puis se retire dignement, lentement, à une vingtaine de mètres, dans un fourré de bambous. Au dire des cornacs, ce dernier serait très méchant car, vexé d'avoir perdu sa queue dans une bataille, il voudrait se venger d'être anoure et de servir de cible aux moqueries des jeunes mâles du troupeau.

Après Wat-Tasal, le convoi emprunte une ancienne piste abandonnée, large et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bien tracée, munie de ponts aujourd'hui branlants ou emportés par les crues.

Sous la pluie imminente, très las, vers 13 heures, nous atteignons Chéam.

Notre bon Chauvaysrok, là aussi, a fait préparer une sala et abandonnant le régime d'hier du repas quotidien unique, à 13 heures tout le monde se met qui, à ouvrir les boîtes de Platous chers aux Cambodgiens, qui à faire cuire le riz, qui à déboucher des pots de confiture.

Chéam, délicieux village, s'allonge sur les bords d'un stung, enjambé par un pont encore solide puisqu'il supporte quatre éléphants à la fois sur son tablier. Ici comme à Tasal une étable communale propre et bien installée permet aux splendides troupeaux de bovidés du khum de se réunir la nuit à l'abri des bêtes sauvages et des voleurs.



20 mai. — Encore une nuit agréable, fraîche sous la pluie. La caravane s'ébranle à 6 h. 45 après avoir assisté à une véritable corrida. Un jeune éléphanteau de vingt-cinq mois a suivi sa digne mère et ce matin ce bébé monstre s'est complu à charger tous les bipèdes qui passaient dans sa zone d'expansion. Le spectacle, pour ceux qui étaient hors de portée, était comique, jusqu'au moment où, grisé par ses succès, ce jeune présomptueux voulut s'attaquer au cornac maternel. Une sonore volée de coups de bâton sur sa tête, un sourd coup de trompe sur son flanc rappelèrent l'enfant aux convenances.

Volontairement, on ne fait ce jour-là qu'une petite étape de trois heures. Nos montures ont besoin de repos avant l'escalade, prévue dure, à cause de la pluie. Nous même devons trouver des guides et recueillir auprès des habitants tous les renseignements possibles sur ces régions peu ou mal connues.

A Ktés, nous traversons une plantation d'aréquiers et de cocotiers saccagée par des éléphants sauvages. La maison a été démolie par ces joyeux pachydermes. Toute la famille ruinée s'affaire parmi les troncs déchiquetés, les poutres cassées, les paillottes piétinées pour sauver le matériel récupérable.

Tang-Am-Pong, terminus de la promenade en plaine, est au centre d'un cirque de montagnes impressionnant. Un torrent alpestre, au lit de galets roulés, y décrit une courbe harmonieuse. Le Phnom-Khang-Phsa, à travers des nuages de mauvais augure, dresse sa lourde masse de forêts denses couronnée par une sorte de pyramide dénudée, but de nos convoitises.

Un de nous émet l'opinion que ce site ressemble à la Grande Chartreuse, mais il faut se méfier des assimilations touristiques. Toutefois, je dois reconnaître que ce torrent a un petit air haut-alpin très réussi, jamais rencontré jusqu'ici, et les habitants ont presque tous même pris la peine de porter un goître volumineux pour mieux être dans la note.

21 mai. — « La pluie aux doigts verts », comme chantait Miarka, la fille de l'ours, est ici un épais rideau de soie grise, lourd, qui colle au visage. Toute la nuit il a plu. Le matin l'averse tombe si dense, si drue

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que nous ne pouvons partir qu'à 9 heures.

Une heure de forêt claire marécageuse, un torrent de montagne passé à gué et c'est l'ascension sous la pluie dans la forêt. Sur le sol d'argile glissante à travers les arbres, les éléphants escaladent les rochers à genous, couchés sur le flanc, la trompe en avant, lentement, méticuleusement. Un pied n'est remué que si les trois autres sont fermement collés au sol comme d'énormes ventouses. Certains passements de jambe ne se font que par une progression insensible du membre, tout le ventre de l'animal restant appliqué contre la paroi de la montagne. Curieuse équitation où le cavalier cramponné au montants du bât est balloté sans défense en tous sens. Parce que la piste est le plus près possible de la verticale, la grimpée se fait en trois heures et demie. Un dernier tournant dans la forêt tropicale et le rideau s'ouvre sur un bosquet de pins ; c'est le hâvre de grâce après la tempête, malgré la pluie fidèle.

Les habitants du khum de Roléak-Kang-Choeung, arrivés vingt-quatre heures avant nous, ont élevé un abri en branchages et en larges feuilles épinglées les unes aux autres ; il est le bienvenu. Un feu odorant de pommes et de branches de pins danse clair devant nos habits fumants. La vie est belle ! Il y a de l'eau claire à la source abondante et sous les lances de l'averse on devine un vaste plateau.

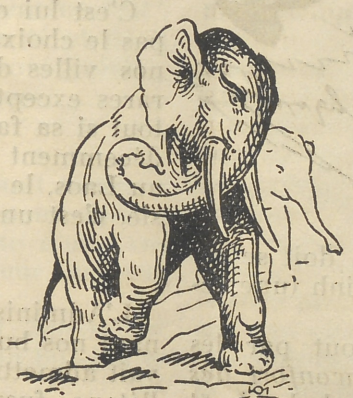
Après un repas chaud et gras, sous le ciel qui ruisselle, on explore le pays. Le campement organisé sur l'ordre de M. Neth-Senn est, au col, au point le plus bas, à une altitude approximative de 790 mètres. La température sous la pluie est à midi trente de 21°. De ce point, à la naissance de ce torrent qui va se jeter au fond de la baie de Kas-Kong, près de l'îlot Cône, on monte en pente douce par une série de croupes et d'alpages jusqu'au sommet du Phnom-Khnang-Phsa, qui culmine à plus de 1.000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

C'est la montagne de la croupe du marché ; sur une aire rocheuse se tenait et se tient le marché permanent où les habitants des deux vallées du Prek-Thnot et du Stung-Chai-Areng échangent leurs produits.

Le chemin emprunté est appelé « la piste de la mer » et nous sommes à près de 1.000 mètres d'altitude, à égale distance de l'îlot Cône et de Phnom-penh.

La reconnaissance sommaire de la contrée permet d'affirmer qu'un centre d'estivage de montagne peut être facilement créé dans ce site agréable. Deux grosses sources permanentes fourniront en toutes saisons l'eau nécessaire. Grâce à des bancs d'argile, on pourra fabriquer sur place briques et tuiles. La terre au sommet est médiocre, mais d'une qualité suffisante pour permettre un petit jardinage saisonnier autour des villas. L'exploitation méthodique de la tache de terres rouges de Chéamnop assurera aux agriculteurs le moyen de ravitailler la station en légumes et fruits.

Pendant le retour rapide, en trois étapes, je pensais que l'ouverture d'une route reliant Phnom-penh à l'îlot Cône par ce col, appliquée sur l'antique piste de la mer, chasserait les bêtes sauvages, faciliterait aux habitants la mise en culture de toute cette vallée de Prek-Thnot aujourd'hui désertée, quasi abandonnée, et je faisais des vœux pour que les RR. PP. Trappistes veuillent bien avoir la bonne idée de fonder un monastère en ce lieu.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU LAOS

NOTE SUR LES BUNGALOWS

par J. R.

Le bungalow joue, au Laos, un rôle plus important que dans tout autre pays de l'Union.

Qu'on se déplace par terre ou par eau, les voyages sont longs chez nous et le bungalow en marque souvent le terme.

Ils sont longs tout d'abord par les énormes distances parcourues et par les itinéraires zigzagants qu'il faut parfois suivre. Exemples : en saison des pluies on ne peut aller de Luang-Prabang à Hanoi qu'en passant par Vientiane et Thakhek (une dizaine de jours) et quand on prétend aller de



Vientiane à Xieng-khouang, on doit se résigner à faire le crochet par Vinh (une semaine environ).

Nos voyages sont longs surtout par les difficultés de la route, *par l'inconfort des autocars,* par l'irrégularité des chalands et par tout ce cortège de pannes, de « poirottages », d'échouages et d'incidents de tous genres (irritants ou joyeux) qui accompagnent toute tentative de déplacement quand on n'a pas le rarissime privilège de voguer ou de rouler en équipage privé.

Ne nous plaignons pas. Habitants d'un des derniers pays du monde où voyager est encore une aventure, sachons faire bon visage à dame Fantaisie. Mais ce n'est pas toujours facile. Qu'on en juge ! Voici quelques tableaux vus :

Sur le talus de la route, pressant un moutard dans ses bras tandis que deux autres braillent à ses trousses, une Française contemple depuis douze heures l'autocar en panne. On espère du secours. Il arrivera quand ?...

Sous un soleil de plomb, un fonctionnaire important et ventripotent arpente avec rage le banc de sable où nous sommes échoués depuis l'aurore. Comme je m'étonne de son manque de philosophie, on me fait observer qu'il tient sa mâchoire à deux mains. (On l'eut dit suspendu à son maxillaire.) L'infortuné, que torture un mauvais abcès, est en marche vers le plus proche dentiste, lequel réside à Hué...

Des spectacles de ce genre ne sont pas rares chez nous et le deviennent de moins en moins à mesure qu'augmentent les difficultés des transports. Les voyageurs au Laos — et particulièrement ceux d'entre eux qui sont en difficultés — rêvent d'un havre de grâce où ils pourront enfin, au terme de l'étape, trouver réconfort et repos. Ce port tant désiré, c'est le bungalow.

C'est lui et lui seul, car le voyageur n'a pas le choix. Certes on trouve parfois dans nos villes des hôtels chinois mais, à de rares exceptions près, un Français — surtout si sa famille l'accompagne — ne peut décemment y descendre. Pour le voyageur au Laos, le bungalow n'est pas une fantaisie, c'est une nécessité.

***

L'Administration a sagement agi en prenant nos bungalows en tutelle. On ne pouvait admettre que les voyageurs arrivant à l'étape fussent livrés aux fantaisies de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quelque mercanti libre de les exploiter à son gré en brandissant sans vergogne l'escopette de la carte forcée. L'intervention administrative s'imposait.

Elle a, le plus souvent, de bons résultats. Le gérant est tenu de présenter quelques garanties, les prix sont fixés et un certain contrôle s'exerce sur la qualité de la nourriture et sur la propreté des locaux.

Mais ceci varie beaucoup d'une province à l'autre. Il existe au Laos des bungalows fort bien tenus, il en existe de moins bien tenus. J'en ai connu de lamentables.

Règle générale : l'état d'un bungalow est exactement fonction de l'intérêt que lui porte le Chef de province et de la surveillance à laquelle cet établissement est soumis.

***

Nos bungalows ont une clientèle des plus mêlées. Chacun étant obligé d'y descendre, on y trouve des gens de tous milieux, de tous genres et de toutes professions. De là des contrastes parfois pittoresques et des rencontres souvent joyeuses. Pour qui sait observer et écouter, le bungalow est — surtout si on y passe quelques jours — un poste d'observation aussi instructif qu'amusant. On y voit beaucoup de choses, on en entend plus encore et on s'y peut faire discrètement quelques pintes de bon sang.

Il est cependant une catégorie de fonctionnaires que les bungalows voient rarement : ce sont les Chefs de provinces. L'un d'eux me confiait un jour qu'après cinq ans de Laos il n'avait jamais dormi dans un bungalow. Tous les personnages administratifs « de marque » qui nous honorent de leur visite en peuvent d'ailleurs dire autant : en fin d'étape l'hôtel de la Résidence est là pour les accueillir.

Nos bungalows présentent donc ce trait caractéristique : nos Résidents et les Grands d'Indochine (administrativement parlant) n'y descendent pas.

Est-ce un bien ? Je n'ai aucune opinion à ce sujet. Je constate seulement ce fait : les fonctionnaires qui ont autorité et droit de contrôle sur les bungalows sont précisément ceux qui n'ont pas à en user.

***

En principe, nos bungalows sont réservés aux « passagers ». Un passager peut séjourner une nuit, il peut être l'hôte d'une semaine, il peut même, à la rigueur, demeurer quinze jours.

Mais un passager mérite-t-il encore ce titre quand il est installé dans un bungalow depuis plusieurs mois ?...

A ce point de vue, des abus s'étaient produits. Un bungalow moyen compte fort peu de chambres (4 ou 6). S'il prend fantaisie à quelques habitants du centre de s'y venir installer à demeure, les voyageurs — les vrais — n'ont *plus qu'à dormir dehors*. C'est ce qu'ils étaient parfois obligés de faire. Je pourrais citer un bungalow du Laos dont une chambre — la meilleure, bien entendu — fut occupée pendant plus de trois mois par un célibataire de la ville. Il s'y était, ma foi, très gentiment installé. Pendant ce temps des familles de *passagers couchaient dans le couloir*.



L'Administration a décidé récemment de mettre le holà à ces abus. Ont-ils complètement disparu ? Je connais assez mon Laos pour ne rien oser affirmer...

***

Où doit être situé un bungalow ?

Le voyageur qui arrive au Laos par la route de Dong-ha a coutume de s'arrêter à Tchépone et d'y prendre un repas. Il y trouve un bungalow neuf, d'allure assez élégante, où lui est servi un déjeuner généralement tolérable. Quelques minutes plus tard, le café expédié, notre homme s'engouffre dans son car ou dans sa voiture sans avoir rien remarqué d'anormal sur la situation de ce bungalow.

Il n'en est pas de même pour celui qui fait au bungalow de Tchépone un séjour de quelque durée. Veut-il envoyer un télégramme ? La poste est à plus d'un kilomètre. Veut-il faire quelques menus achats ? aller à la Délégation ? à l'infirmerie ? C'est encore plus loin. Et ces trajets sont à faire sur une piste isolée vraiment dépourvue de charmes quand on patauge dans la boue ou qu'on tâtonne dans les ténèbres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le voyageur s'aperçoit alors que le bungalow de Tchépone n'est pas à Tchépone. Par je ne sais quelle aberration on a si bien situé cet établissement que le passager y est perdu et dénué de tout ce qui peut lui être utile.

D'autres bungalows présentent l'inconvénient inverse : ils sont situés en plein centre. Le voyageur ne peut mettre le nez dehors sans se trouver au cœur même de l'agglomération dont il a à subir l'agitation et le vacarme. Il n'a pas un coin tranquille où il puisse s'asseoir sous quelque ombrage, pas un sentier où il puisse se délasser en faisant quelques pas. Il a le choix entre la rue et sa chambre. Il se résigne, le plus souvent, à rester enfermé. Et le tête-à-tête avec certaines chambres de bungalow — surtout quand on n'y voit pas assez pour lire — n'a rien de particulièrement joyeux...

⁂

Où donc doit être situé un bungalow ?... Tout près de la ville mais un peu à l'écart. Le voyageur y doit trouver la tranquillité de la campagne mais il doit aussi pouvoir vaquer à ses occupations (poste, bureaux administratifs, commerçants...) sans avoir à faire chaque fois une marche forcée.

Au Laos, où la place, certes, ne manque pas, cette double condition paraît facile à remplir. Et cependant il est des bungalows tout récents qui sont bien mal situés.

⁂

Si on demandait à divers voyageurs : « quelles sont les deux choses que vous souhaitez, avant tout, trouver dans un bungalow ? » il est probable que les réponses seraient assez variées. Je crois cependant que l'accord parviendrait à se faire sur la formule suivante : un bungalow doit d'abord être *propre,* il doit ensuite être *tranquille.*

Et la nourriture, diront certains ? La nourriture ne vient qu'après. On ne mange pas dans un bungalow pour le plaisir de bien dîner, on y mange pour se nourrir, pour cesser d'avoir faim. Un repas sain, suffisant et mangeable, c'est tout ce que le voyageur est en droit d'exiger. Ceux qui attendent davantage, et notamment ceux qui réclament de petits plats « cuisinés », feraient bien de renoncer aux voyages et de rester chez eux. Ils s'épargneraient bien des déceptions. Ils nous priveraient, il est vrai, d'un spectacle toujours réjouissant : celui du monsieur (souvent obèse) qui hurle après le boy épouvanté et s'étrangle de colère parce qu'on le fait « mal manger ».

Ne soyons pas si exigeants. La faim à peu près calmée (sans avoir été empoisonnés), estimons-nous satisfaits si nous trouvons un bungalow propre, rigoureusement propre, où nous puissions dormir en paix.

⁂

Dormir en paix !... Voilà la grande affaire. Et ceci m'amène à une dernière question : « Comment doit être construit un bungalow ?... ».

J'ai assez bourlingué à travers le Laos et assez souvent ragé de ne pouvoir fermer l'œil pendant toute une nuit pour avoir mes petites idées sur le bungalow idéal.

Considérons le bungalow-type, c'est-à-dire celui qui existe dans les trois quarts des cas. Il comprend d'une part un salon et une salle à manger et, d'autre part, quatre ou six chambres. Mais, par suite d'une conception vraiment géniale, on a placé salon et salle à manger *au centre* et, tout autour de ces pièces, on a distribué les chambres. De sorte que les pièces centrales font une manière de caisse de résonance dont les chambres ne sont séparées que par une mince cloison ou par une porte encore plus mince. Résultat : pas une parole, pas un cri, pas un bruit provenant des pièces d'accueil n'est épargné au candidat dormeur.

Et Dieu sait quel tapage il peut se faire au centre de certains bungalows !... A toute heure du soir ou de la nuit, des passagers peuvent surgir. Tenez ! en voici justement. Grincements de freins, claquements de portières, coups de trompes ou de klaxons... ; les arrivants sont là. Ils entrent en s'ébrouant, traînant les pieds et leur barda : « *Boy ! Boy !...* ». Le boy enfin surgit et les palabres s'engagent à voix claironnante : *Y en a la chambre ...?... Moyen manger ?... Quoi ça moyen boire ?... Et Mao-lên !* ». Le boy se précipite lentement. Du seuil du salon, il hurle vers les dépendances pour réveiller le bêp. On traîne des valises, des chambres s'ouvrent, les verres et la vaisselle surgissent et s'entrechoquent, le bécon se fait houspiller...

Inutile de prétendre fermer l'œil dans un tel vacarme. S'enfoncerait-on un traversin dans chaque oreille qu'on n'y parviendrait pas. Mieux vaut prendre son sort en patience et suivre paisiblement de son lit les évolutions des arrivants. On y parvient aisément. Après un tour dans leurs chambres (ouverture de valises, ablutions, appels de porte à porte) on se retrouve au salon (choix laborieux de l'apéritif, échange d'impressions sur le voyage, et soudain un cri d'indignation qui ébranle les cloisons :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le bécon a avoué que la glace « *lui fini, lui tout fini* »). Un instant plus tard on passe à table. Et c'est le repas, l'interminable repas, dont le candidat au sommeil ne perd pas un mot, pas un éclat de rire, pas une discussion, pas une confidence — il apprend là parfois des choses fort amusantes —, jusqu'au moment où, enfin, un grand remuement de chaises suivi de souhaits de bonne nuit et de claquements de portes lui apprend qu'il va avoir le droit de tenter de dormir un instant.

Qu'il en profite, car le ménage qui occupe la chambre n° 3 a décidé de partir avant l'aube. C'est dire que, dès 4 heures du matin, madame, fatiguée d'appeler en vain un boy imaginaire, soulèvera une tempête conjugale et que monsieur, après avoir fait front à l'orage, se lancera vaillamment et bruyamment dans les couloirs obscurs à la découverte d'une tasse de café...

Dire qu'après de telles nuits il est des « bungalottiers » qui osent venir, la bouche en cœur, vous demander si vous avez bien dormi ! Et aucun d'eux, jamais, n'a été étranglé...

***

Dans un bungalow normalement conçu les pièces d'accueil (salon, salle à manger et garage) devraient former un tout parfaitement distinct et nettement isolé des chambres de repos. Il y aurait, en somme, deux bâtiments indépendants reliés par un passage couvert.

Ce ne serait pas plus coûteux. Et le voyageur éreinté aurait quelques chances de trouver dans le plus modeste bungalow le plus grand des biens d'ici-bas : la paix.



DU 22 AU 28 JUIN 1943

Pacifique.

Le Q. G. du général Mac Arthur a communiqué que l'aviation japonaise avait effectué, le 21 juin, un raid sur les positions anglo-américaines à Morobe, Mubo et Lae, en Nouvelle-Guinée.

Le département de la Marine a signalé que, le 28 juin, une formation de bombardiers nippons avait attaqué les positions américaines dans les îles Russell, causant des dégâts aux installations militaires.

Chine.

La section de presse des forces expéditionnaires japonaises a révélé qu'une campagne a été déclenchée avec succès le 22 juin contre la 92e armée de Chungking, dans le Nord de la province de Anhwei. D'autres unités japonaises, qui opèrent dans le cours supérieur du Yangtzé, ont complètement occupé les secteurs au nord du lac Tungting. L'aviation américaine a bombardé, le 21 juin, les installations militaires à Nahsienchieh, au nord de la province de Honan.

Russie.

Le calme continue à régner sur l'ensemble du front de l'Est, mais les deux adversaires parachèvent la mise en place de leurs dispositifs. Des reconnaissances aériennes étendues ont été effectuées de part et d'autre. La Luftwaffe notamment a bombardé Gorki et Jaroslav. Ces reconnaissances ont permis de constater du côté soviétique, dans le secteur sud du front, des concentrations de troupes et un trafic intense sur les routes de l'arrière. De source allemande on déclare que ces concentrations peuvent avoir un but aussi bien défensif qu'offensif.

EUROPE OCCIDENTALE

Les Alliés ont augmenté l'intensité de leurs incursions aériennes sur les puissances de l'Axe et les pays occupés. Dans le courant de la semaine, les villes suivantes ont été successivement bombardées soit par la R. A. F. ou l'U. S. A. A. F :

En Allemagne : Krefeld, Mulheim, Oberhausen, Wuppertal, Elberfeld, Remscheidt, Huls, Bochum, Gelsenkirchen ;

En Italie, Sicile et Sardaigne : Reggio, Sangiovanni, Syracuse, Naples, Palerme, Sibarie, Camicatti, Licata, Camiso, La Spezzia, Olbia, Chilivani, Venafavorita, le golfe d'Aranci, Capetera, Pozallo, Messine, San Micando, Vizzini ;

En France : Poix, près d'Amiens ; les usines Schneider, au Creusot ; Cherbourg ; les aérodromes de Brest ; Morlaix, Granville, Bernay, Le Tréport et Abbeville.

De nombreux objectifs militaires, ferroviaires et industriels ont été attaqués par ailleurs dans le nord de la France, en Belgique et en Hollande.

Cependant on signale que les réactions de l'Allemagne et de l'Italie se font de plus en plus efficaces. Hull, sur la côte est de l'Angleterre, a été bombardée par la Luftwaffe. Des ports d'Algérie et de Tunisie ont également été attaqués.

Des avions de reconnaissance de la Luftwaffe, au cours d'un raid en Méditerranée occidentale ont rapporté une documentation très riche sur le stade des préparatifs d'invasion du continent par les Alliés.

Indes Britanniques.

Le feld-maréchal sir Archibald Wawell a été désigné par le Premier Churchill pour le poste de vice-roi des Indes. Le général Auchinleck remplacera Wawell comme commandant en chef de l'armée des Indes.

EN FRANCE

20 juin. — Le Département de la Haute-Vienne a adopté la ville de Calais.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Du 21 au 30 juin, a lieu la croisade de l'air organisée par le Secours National. Des dons seront recueillis dans toute la France, dans le but de soustraire les enfants au fléau de la sous-alimentation et d'assurer au plus grand nombre, l'air et une nourriture saine et abondante. Le Secours National, en ce qui concerne l'aide à l'enfance, assure le repas de midi à 300.000 enfants. En 1942, 1.900.000 enfants ont pu être envoyés en colonies de vacances.

— Le Creusot a subi, le 19 juin, un bombardement massif de la part de l'U. S. A. A. F, qui a fait plus de 300 victimes et 200 blessés graves.

21 juin. — Au cours d'une déclaration qu'il a faite samedi à un correspondant du *Journal de France*, Abel Bonnard, ministre secrétaire d'Etat à l'Education Nationale, a brossé un tableau des tâches que la jeunesse étudiantine aura à accomplir aux côtés des paysans de France pendant les vacances scolaires. Il a dit notamment : « Une partie de notre jeunesse est appelée à s'associer à l'effort commun. Le Service civique rural ne rapprochera pas seulement les jeunes du sol de France, il rapprochera également les Français les uns des autres. Au lieu de gémir sur nos épreuves, nous devons combattre, c'est de nos efforts que doit sortir la Rénovation ».

22 juin. — A cause des difficultés qui se produisent actuellement dans la circulation de Paris, les autorités ont décidé de remettre en service 2.000 autos marchant au gazogène, qui seront employées comme taxis à l'intérieur de la ceinture de la ville.

— 922 prisonniers libérés au titre de la relève sont arrivés en gare de Compiègne. La transformation de 150.000 prisonniers français en travailleurs civils a été effectuée dans la région de Berlin. L'opération commence à s'effectuer dans les autres villes du Reich.

— M. de Brinon, dans une allocution prononcée au Foyer des travailleurs français de Berlin, a dit notamment : « En 1937, j'avais engagé des pourparlers avec les chefs d'entreprises de l'industrie chimique afin que des ouvriers français aillent travailler en Allemagne pour se rendre vraiment compte de ce qu'est le national-socialisme. Mais, du côté du patronat français, je me suis heurté à des objections qui constituaient un aveu que la condition sociale de l'ouvrier français était inférieure à celle de l'ouvrier allemand. Du côté des dirigeants syndicalistes français, on craignait pour la doctrine. Ainsi, de malentendus en malentendus, nous sommes allés vers la guerre et vers la catastrophe.

23 juin. — A Angoulême, le nombre de jardins ouvriers est actuellement de 1.400. Ils ont donné jusqu'à présent 66.930 kilos de pommes de terre.

— Le 1er juin, le Gouvernement a fait connaître que tous les jeunes gens appartenant à la classe 1942, mobilisés au titre du service du travail obligatoire, partiraient pour l'Allemagne sans aucune exception.

24 juin. — Un communiqué du ministre du Travail annonce que les premières mesures concernant les salaires seront publiées au *Journal Officiel*. Le premier arrêté est relatif aux salaires des ouvriers de la métallurgie. Cet arrêté fixe, pour chacune des catégories professionnelles dans laquelle les ouvriers doivent être rangés, le salaire minimum et le salaire maximum moyens.

— La rentrée des classes pour les écoles primaires est fixée au 1er octobre.

Les rations alimentaires de juillet comprendront les mêmes quantités que celles de juin, sauf une augmentation pour la viande qui passe de 570 grammes à 840 grammes par mois et la suppression de toute distribution de pâtés.

— La ville de Bourg a adopté la ville du Creusot.

27 juin. — Un ingénieur français a inventé un procédé permettant d'obtenir de la pâte à papier avec les épluchures de pommes de terre, de haricots, etc... La fibre du genêt va être employée pour la fabrication des câbles, cordonnet, ficelle.

— La ville d'Hyères a adopté la commune de Saint-Perremonts, dans les Ardennes.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Quand tout le monde parle de ce qu'il ne connaît pas.

La politique — extérieure et intérieure, — l'histoire et la théologie partagent en notre pays la commune disgrâce d'être l'objet favori des discussions de nombreux Français qui en ignorent les premiers rudiments. Et c'est une grande tristesse, pour ceux qui ont consacré leur vie à ces sciences difficiles, que d'entendre ainsi chaque jour d'énormes et dangereuses sottises.

Le culte de l'incompétence fut, chez nous, élevé à la hauteur d'un système politique.

La Révolution donna le droit de vote à tous les citoyens, mais en échange, elle leur mit à tous le sac au dos.

C'est dans les cabarets qui se multiplièrent rapidement autour des camps et des casernes, que le soldat-citoyen prit l'habitude de discuter. Gambetta appelait les cabarets « les salons de la démocratie », *et c'est sous le Second Empire et sous la Troisième République que le nombre des cabarets a été élevé jusqu'au million, à des fins électorales, et en dépit du terrible fléau qu'est l'alcoolisme.*

Cette œuvre de déracinement intellectuel et moral était commencée par l'école primaire où enseignaient les maîtres formés dans les Ecoles normales départementales dont les professeurs étaient eux-mêmes formés aux Ecoles normales de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses, véritables grands séminaires de Laïcisme et de Démocratie.

C'est ainsi que trop souvent, le peuple français a été précipité dans des catastrophes par un quarteron de coquins aidés par quelques milliers de professionnels, par quelques centaines de milliers d'ignorants.

Il a payé ainsi de millions de morts « couchés froids et sanglants sur leur terre mal défendue » *l'erreur et la folie démocratiques. Car, en politique extérieure, toute faute se solde par la défaite et l'invasion.*

Notre peuple a-t-il compris ? Pas tout à fait, je le crains. Sur les caractères permanents du problème franco-allemand, notamment, il semble que beaucoup de nos compatriotes n'aient pas encore aperçu l'essentiel.. Et Pierre Laval, qui, dès avant 1814, voyait clair à ce sujet, a dû proclamer récemment que, sur ce point, « il ne se laisserait pas égarer par l'opinion publique ». *De cette clairvoyance et de ce courage, l'Angleterre a déjà voulu le punir en tentant de le faire assassiner. Car l'Angleterre n'a jamais voulu que le peuple français comprenne.*

(FRANCE-ANNAM du 16 juin 1943.)

Au lieu de pérorer inconsidérément et de prêter une oreille complaisante aux bobards qui pleuvent de tous côtés, écoutons donc les grandes voix autorisées de l'Occident. A ce propos, F. D. A., dans l'*Action* du 19 juin, rappelle les paroles récemment prononcées par S. S. Pie XII devant 20.000 travailleurs assemblés à Rome, et les rapproche de celles du Maréchal.

Il est saisissant de rapprocher les paroles pontifi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cales de celles que le Maréchal nous a rendu si souvent familières. C'est le même anathème lancé contre l'asservissement et l'oppression de la plus « méprisable des tutelles, celle de l'Argent », le même réquisitoire contre cette odieuse « transformation de la classe ouvrière en une formidable machine de travail », contre cette irritante insouciance, pour ne pas dire ce cruel mépris de la dignité de la personne humaine, considérée par l'or souverain sous le seul angle de la « valeur rendement » estimée en sterling ; contre le pouvoir du « Capitalisme anonyme et vagabond » qui était devenu en ce XXe siècle un Etat dans l'Etat, un super-Etat pourrait-on dire, dont l'équipe dirigeante avait ses postes de commandement à la City et à Wall-Street.

Le Maréchal ajoutait que cette conscience du bénéfice commun de toute entreprise doit être ressentie aussi fortement par la classe patronale.

Toutes ces expressions différentes sont remarquables par l'unité de doctrine qui en émane.

Qu'on le veuille ou non, et quel que soit le camp favorisé par la fortune des armes, cette doctrine devra s'imposer demain à l'aurore d'un monde mieux équilibré, sous peine d'effondrement.

(ACTION du 19 juin 1943.)

Les immenses ressources du Laos.

Avec enthousiasme, William Katay les évoque, dans le *Nouveau Laos* du 15 juin.

Pour la première fois, ce journal, de même que le n° 57 *du* Lao-Nhay *qui paraît ce même jour, a été entièrement imprimé avec une encre fabriquée à Vientiane avec des produits d'origine purement locale.*

D'autre part, *sauf imprévu, nous aurons bientôt du papier fabriqué ici même.*

Compatriotes lao, mettons-nous donc résolument au travail. Par ce temps de ravitaillement difficile et de restrictions de toutes sortes, cherchons à tirer profit de toutes nos richesses latentes. Que de choses utiles, voire susceptibles de remplacer avantageusement bien des marchandises d'origine étrangère, ne pourrions-nous pas obtenir par le travail et l'emploi des ressources les plus diverses et les plus variées que nous offrent nos terres fertiles, notre riche sous-sol, nos immenses forêts, les eaux tumultueuses et bouillonnantes de nos fleuves et rivières !

(NOUVEAU LAOS du 15 mai 1943.)

Conscience professionnelle.

La conscience professionnelle est une des principales formes de l'honnêteté ; l'ignorer ou en faire fi, c'est léser la masse ou l'individu en les privant de ce qui leur est dû.

Le manque de probité dans l'exercice d'une profession a fait naître le mauvais ouvrier dont les malfaçons provoquent les accidents, le mauvais éducateur dont l'enseignement fausse l'esprit de la jeunesse, le mauvais littérateur qui le corrompt. Chacun d'entre eux est pressé de jouir de tout par tous les moyens ; se débarrassant de sa tâche ou la comprenant mal, il contribue à la décadence d'un pays.

La réédification d'un pays ne peut être confiée à ceux dont la conscience est affligée de déficience morale ; c'est une tâche noble et formidable que ne doivent entreprendre que ceux qui se seront libérés des maximes par trop faciles qui régissent l'ère du bon plaisir.

(COURRIER D'HAIPHONG du 23 juin 1943.)

LA VIE INDOCHINOISE

Du 19 au 27 juin 1943.

Le premier Laotien promu officier dans l'Armée française.

Hanoi, 19 juin. — La presse publie le télégramme de remerciement que S. E. Tiao Phetsarath vient d'adresser au Gouverneur Général, en réponse aux compliments adressés par l'Amiral au Tiao Maha Oupahat, lors de la nomination du Prince Souriya Phetsarath, fils de ce dernier, au grade de sous-lieutenant. Une réception a été donnée récemment, en l'hôtel de la Résidence Supérieure, à Vientiane, en l'honneur du nouveau promu, qui est le premier Laotien nommé officier dans l'Armée française.

Les activités récentes de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Hanoi, 19 juin. — Poursuivant les travaux entrepris depuis ces dernières années dans la province de Bac-ninh, pour restaurer la pagode bouddhique de Van-Phuc, les fouilles entreprises par l'E. F. E.-O. viennent d'amener la découverte de sculptures sur pierre d'un style inconnu jusqu'ici, et d'une grande valeur artistique, en même temps qu'archéologique ; ces vestiges pourraient être datés du IXe siècle.

Réouverture du Cours Supérieur des Travaux Publics.

Hanoi, 19 juin. — Le cours supérieur des T. P., qui réouvrira le 1er novembre, comprend deux divisions, réservées la première aux anciens élèves du Cours de formation des Agents techniques, la deuxième aux anciens élèves indochinois de l'Université titulaires d'un certificat de licence « Mathématiques générales » ou « Physique générale ». La durée des cours sera de deux ans.

Prix de littérature cambodgienne.

Phnom-penh, 20 juin. — Le nom des lauréats des prix de littérature cambodgienne vient d'être proclamé au cours d'une réunion que présidaient S. M. Norodom Sihanouk et le Résident Supérieur Gautier. Le premier prix a été décerné à M. Um-Hy pour son roman *Malchance ;* le prix de traduction à Mlle Phlech Phirounn, traductrice de *Manon Lescault. L'énigme du Train,* roman policier de M. Yos Néang ; *Tong Chin,* roman historique de M. Kann, ont également recueilli des suffrages.

Recrutement d'élèves-administrateurs des S. C. en Indochine.

Hanoi, 22 juin. — Un concours pour le recrutement de 10 élèves-administrateurs des S. C., 2e échelon, aura lieu à Saigon et à Hanoi au mois d'août.

La solidarité franco-indochinoise.

Hanoi, 21 juin. — Par télégramme du 19 juin, l'Amiral a transmis au Département, pour Orléans, la somme de 1.201.882 francs, versée par le Groupement Professionnel de Commerce Colonial.

La Légion de France félicite la Légion d'Indochine

Hanoi, 24 juin. — L'Amiral a reçu du Département, de la part du Directeur général de la Légion, un télégramme félicitant la Légion en Indochine des formes variées de son activité.

Personnalités de passage.

Hanoi, 25 juin. — Le général I. Matsui est arrivé ce matin à Hanoi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le commandant Ducoroy à Phan-thiêt.

Phan-thiêt, 27 juin. — Le Commandant Ducoroy a inspecté l'Ecole Supérieure d'Education Physique, ainsi que la première promotion d'élèves-moniteurs. Puis, il s'est rendu à l'Ecole Supérieure des Cadres de Jeunesse, où il s'est entretenu avec les 65 stagiaires de la 8e promotion, parmi lesquels on compte 20 Laotiens.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Denise-Evelyne, fille de M. Fiedrich-Alfred Tittelbach et de Mme, née Odile Abad (18 juin 1943).

François-Alain, fils de M. François-Louis-Joseph Cochard et de Mme, née Anna-Marie Monot (19 juin 1943).

Robert-Dominique-Antoine, fils de M. Jacques-Marie Fabi et de Mme, née Pascaline-Julie Paoli (20 juin 1943).

Henri-Pierre, fils de M. Louis Sanceau et de Mme, née Marie Caunière (20 juin 1943).

Jean-René-Julien, fils de M. Gustave-Maxime-Julien Roy et de Mme, née Pham-thi-Chi (23 juin 1943).

Andrée-Rose, fille de M. Georges-Ernest Gérard et de Mme, née Jeanne, dite Yên (23 juin 1943).

Francine, fille de M. Joseph Andréani et de Mme, née Nguyên-thi-Chat (23 juin 1943).

Jean-Pierre-Robert fils de M. Ours-Jean Giovannoni et de Mme, née Novella-Maria Sperandio (24 juin 1943).

Janine, fille de M. Edouard Le Boterve et de Mme, née Hoang-thi-Vuong (26 juin 1943).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Barthélemy Barrazza avec Mlle Hélène Gérolimatos.

M. Marcel-André Daulange avec Mlle Louisette Bayle.

M. Roger Marty avec Mlle Hélène Andrieux.

COCHINCHINE

M. Henri Frézard avec Mlle Marie-Marthe Duqueroix.

MARIAGES.

TONKIN

M. Henri-Léon-Marie Cadet avec Mlle Jacqueline-Gisèle Piton (26 juin 1943).

M. Thomas Lourdes avec Mlle Marie-Marguerite-Léonie Francine (26 juin 1943).

M. Georges Llades avec Mlle Rouillet (3 juillet 1943).

COCHINCHINE

M. Ta-minh-Long avec Mlle Nguyen-thi-To-Anh (4 juillet 1943).

DÉCÈS.

ANNAM

M. Nguyen-van-An (17 juin 1943).

M. Pham, tirailleur (23 juin 1943).

TONKIN

M. Jules Dardalhon (19 juin 1943).

Simone-Odette Maggi (20 juin 1943).

M. Carlo Blanchi (20 juin 1943).

André-Edouard-Marcel Bardo, fils de M. Marcel Bardo (21 juin 1943).

M. Jean Blancher (21 juin 1943).

Françoise, fille de M. et de Mme Bagarry (24 juin 1943).

M. Gervais Stéphanie (26 juin 1943).

Jean-Claude-Michel Azymé (26 juin 1943).

Adicéam-Frédéric-Robert Xavier (26 juin 1943).

COCHINCHNNE

Jean-Pierre Tissot (21 juin 1943).

M. Louis Velasque (21 juin 1943).

CAMBODGE

Briguette Le Rumeur (22 juin 1943).



~ **Abonné 578, à Haiphong.** — Vous nous dites que la rivalité « Giraud-de Gaulle » est sordide et qu'elle devrait faire rougir tous les Français, quelles que soient leurs opinions. Certes, cher lecteur, nous ne saurions être d'un avis différent.

Mais le plus curieux, à nos yeux, c'est que cette rivalité semble étonner certains Français ; tant il est vrai que beaucoup d'entre eux n'ont pas voulu réfléchir aux avertissements du Maréchal, inspirés pourtant des principes élémentaires de la science politique. Cette rivalité sordide était inévitable et découle de cette grande vérité mise en lumière par le Maréchal dès la défaite : « La première loi du patriotisme est le maintien de l'unité de la Patrie. Si chacun prétendait se faire une idée particulière de ce que commande le devoir patriotique, il n'y aurait plus ni patrie, ni nation, seules subsisteraient des factions au service des ambitions personnelles. La guerre civile, le morcellement du territoire, les discordes fraticides seraient la suite naturelle de cette division des esprits ». Il n'y a qu'à relire cette phrase de très près et la méditer mot par mot. Elle contient toute l'explication des événements douloureux qui ont suivi l'affaire d'Afrique du Nord.

~ **M. G..., à Hué.** — Votre lettre évoque en nous le souvenir d'une lecture récente de certaines pages de la revue « Esprit » de 1941, qui stigmatisait tous ceux qui, en France, se refusent à faire

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le moindre geste pour la Révolution Nationale parce qu'elle ne satisfait pas immédiatement leur idéal de perfection et qu'elle charrie trop d'impuretés. Le rédacteur de cette revue disait à peu près ceci :

« Nous sommes en période de crise et tout état de crise multiplie la charge d'imperfections, d'impuretés de la vie sociale. L'heure ne tolère pas qu'au nom de la logique ou d'on ne sait quelle perfection maniaque un barrage de critiques stériles se porte de tout son poids sur ces imperfections, ces impuretés. Ne soyez pas de ces esprits chagrins, agités d'un démon disputeur, qui n'ont de fécondité que pour une critique perpétuellement dissolvante. »

Nous livrons ces lignes à la méditation de ceux de nos compatriotes d'Indochine qui, trop nombreux encore, se réfugient dans cette attitude facile.

~ **H. H..., à Hanoi.** — Encore une fois, cher lecteur, la restauration de l'Etat n'est pas synonyme d'étatisme et de fonctionnarisme. Rappelez-vous le mot d'Anatole France critiquant le régime parlementaire de la Troisième République : « Nous n'avons plus d'Etat, nous n'avons que des administrations ». Eh bien, précisément, un des buts du régime corporatiste est de prendre le contre-pied de cette parole et de restaurer l'autorité de l'Etat pour restreindre le nombre des administrations parasites.

~ **Mlle H. M..., à Phnom-penh.** — Vous nous dites, chère lectrice, que de sévères examinateurs vous ont invité poliment à vous représenter au mois d'octobre parce que vous n'avez pu su répondre à cette redoutable question : « Qui était Shakespeare ? Qui a écrit ses œuvres ? » Nous vous suggérons une réponse qui vous vaudra certainement, si on vous pose à nouveau cette question, un succès magnifique : « Les œuvres de Shakespeare ne sont pas de Shakespeare, mais d'un autre individu qui portait le même nom ».

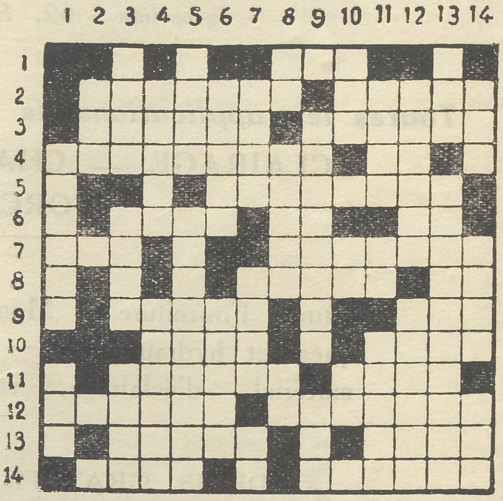
~ **N. T. M..., à Hué.** — Nous vous précisons, cher lecteur, que nous avons consacré un numéro spécial (n° 93) à la Fête anniversaire de l'Empereur Gia-Long.

Nous vous suggérons d'acheter la table des matières que nous venons d'éditer et qui vous permettra de trouver rapidement les références aux matières, auteurs ou illustrations parus de septembre 1940 à décembre 1942 (en vente, 1 $ 60).

MOTS CROISÉS N° 118

Horizontalement.

1. — Emballage compris.
2. — Ont donné un effort exagéré — Tombe sous le coup de la loi Grammont.
3. — Filet — Ils sont cent millions en Europe.
4. — Vaisseau célèbre — Ile mal fréquentée.
5. — Habitants d'une province.
6. — Mot d'une expression latine prononcée par un gouverneur — Mousse — Premier mot de l'hymne de saint Jean-Baptiste.
7. — De l'Académie nationale de Musique — Périt héroïquement.
8. — Sous-affluent qui forme un lac — Deux lettres de zéophage.
9. — Avala — Arme meurtrière.
10. — Ville de Belgique — Couleur d'un brun presque noir.
11. — Périt sur la côte d'Afrique pendant la Restauration — Célèbre.
12. — Vinaigre — Pays où se décida une grande réforme catholique.
13. — Moqueries — Premier rang.
14. — Ferme — Pays de France annexé en 1601.



Verticalement.

1. — Officier d'un grade élevé — Jeu de hasard.
2. — D'une locution latine, qui signifie : par le juste et l'injuste.
3. — Unité de force électromotrice — Est toujours sanglant — Chef-lieu de canton.
4. — Prénom étranger — Rendre idiot.
5. — Quand on est trois.
6. — Les deux mots successifs donnent le nom d'un navire célèbre.
7. — Sel de soude — Jeu de cartes — Possessif.
8. — Symbole chimique — Affronte — Conjonction.
9. — Ses derniers moments héroïques furent chantés par un poète — Supplément.
10. — Semblable — S'écrit d'un livre dont l'auteur garde l'anonymat (en intervertissant les lettres) — Pronom.
11. — Contrat aléatoire — Initiales d'un grand inventeur de la plombagine artificielle.
12. — Allée — Péchés.
13. — Qui fut — Etonnés.
14. — Auxiliaire — Clairsemé — Arrivée à la lumière.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 117

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1	■	A	G	A	■	■	P	R	E	T	S
2	■	R	A	B	E	L	A	I	S	■	■
3	N	■	R	O	T	I	N	■	T	■	B
4	A	I	G	U	■	E	T	R	E	C	I
5	■	M	A	T	E	R	A	■	■	H	E
6	T	A	N	I	T	■	G	E	L	I	F
7	A	N	T	R	E	■	R	A	O	N	■
8	R	■	U	■	■	P	U	R	G	O	N
9	O	R	A	N	G	E	E	■	I	N	O
10	T	O	■	O	■	G	L	A	S	■	U

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH. Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

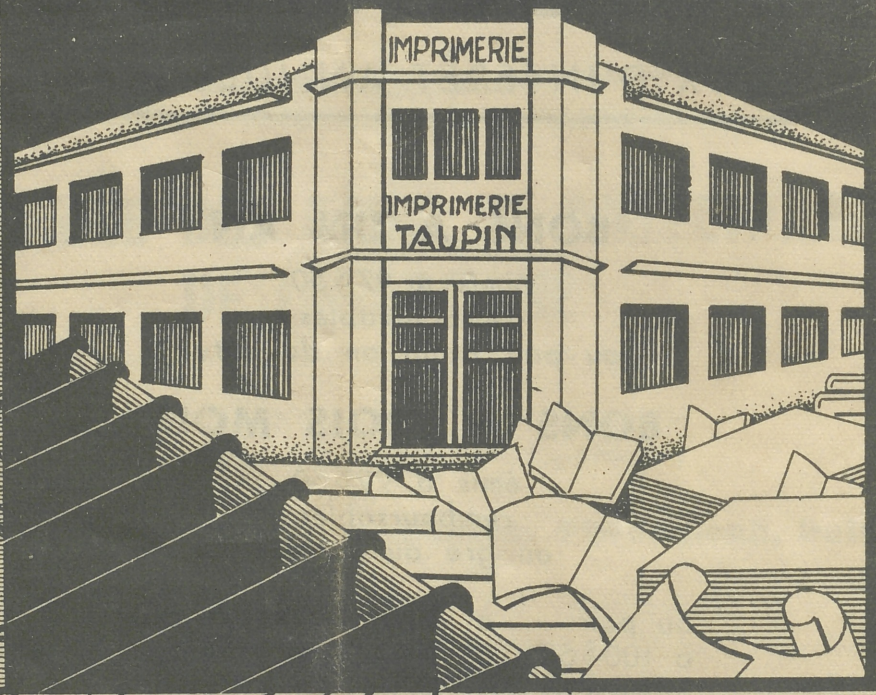
émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMPRIMERIE
TAUPIN & Cie



8 rue Jouve Draveil Seine
Téléphone 7-147-148

P. MAU

Université Côte d'Azur. Bibliothèques